

Buet, Charles
Le crime de Maltaverne

LE CRIME
DE
MALTAVERNE

Pièce en trois actes et un prologue

TIRÉE DU DRAME

De M. CHARLES BUET

arrangée pour les Cercles de Jeunes Gens

PAR

J. G. W. McGOWN, Avocat

MONTRÉAL
Librairie Beauchemin Limitée
256, St-Paul.

1908

PIÈCES DE THÉATRE

POUR JEUNES GENS

LES PAUVRES DE PARIS, drame en 5 actes, par Brisebarre et Nus, arrangé pour les jeunes gens, par A. Martin, 11 personnages $0 50
LE VOYAGE A BOULOGNE-SUR-MER, comédie en 2 actes, 7 personnages.......... .... 0 20
LES BRIGANDS DE FRANCONIE, drame en 5 actes, par Lamartellière, arrangé pour les cercles de jeunes gens, par W. McGown, 12 personnages 0 50
JOACHIM MURAT, roi des Deux-Siciles, sa sentence, sa mort, drame historique et à sensation, en un acte, 8 personnages 0 15
EDOUARD LE CONFESSEUR, roi d'Angleterre, tragédie en 5 actes, par J. Iovhanné, 12 personnages 0 25
L'UT DIÈZE, comédie en un acte de Grangé et Moinaux, arrangé pour les maisons d'éducation et les jeunes gens, par Guildry, 6 personnages 0 25
BARBOTIN ET PICQUOISEAU, comédie-vaudeville en 2 actes, par Antony Mars, 7 personnages............ 0 25
NOS BICYCLISTES, opérette en un acte, par Botrel, 6 personnages 0 50
—— La musique se vend séparément.................... 0 25
A QUI LE NEVEU ? comédie en 2 actes, par Botrel, 8 personnages 0 25
LE GONDOLIER DE LA MORT, drame vénitien en 3 actes, par Le Roy-Villars, 13 personnages. 0 25
—— Musique et accompagnement de la Saltarelle et Barcarolle.. 0 50
UN JEUNE HOMME PRESSÉ, vaudeville en un acte, par Labiche, 3 personnages.............................. 0 25
DEUX PROFONDS SCÉLÉRATS, pochade, par Varin et Labiche, 3 personnages.............................. 0 40
ON DEMANDE UN ACTEUR, farce, par Régis Roy, 2 personnages, suivie du discours de Baptiste Tranchemontagne sur LA POLITIQUE.......... .... 0 25
LE DÉSESPOIR DE JOCRISSE, ou les folles d'une journée ; pièce comique en un acte, par Ernest Doin, 5 personnages.... .... 0 20
LE DINER INTERROMPU, ou nouvelle farce de Jocrisse ; pièce comique en un acte, par le même, 5 pers..... 0 20
LA MORT DU DUC DE REICHTADT, fils de l'empereur Napoléon Ier ; drame en un acte, par le même, 9 p. 0 20
LE CONSCRIT, ou le retour de Crimée ; drame comique en 2 actes, par le même, 7 personnages............... 0 20
LE PACHA TROMPÉ, ou les deux ours ; drame comique en un acte, par le même, 8 personnages 0 20
FÉLIX POUTRÉ ; drame historique en 4 actes, par L. Fréchette, 16 personnages.... .... 0 25
LES JEUNES CAPTIFS ; drame en 3 actes, par l'abbé Lebardin, 7 personnages.......... .... 0 20
L'EXPIATION ; drame en 3 actes, par le même, 9 pers. 0 20

LE CRIME
DE
MALTAVERNE

Pièce en trois actes et un prologue

TIRÉE DU DRAME

De M. CHARLES BUET

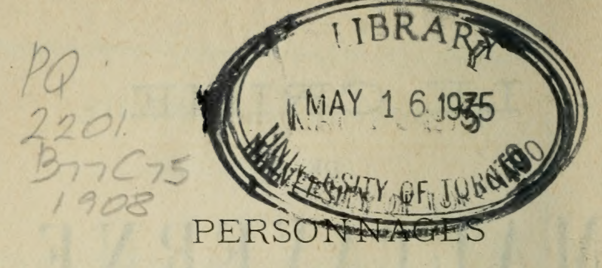
Arrangée pour les Cercles de Jeunes Gens

PAR

J. G. W. McGOWN, AVOCAT

MONTRÉAL
LIBRAIRIE BEAUCHEMIN Limitée
256, St-Paul.

1908



PERSONNAGES

DU PROLOGUE

ANDRE ROBERT.
LE FEAL, COMTE DE CHAMPLAURENT.
PORNIC, domestique.
ALLAIN, vieux serviteur.
PATRICE, fils du comte, 12 ans.

PERSONNAGES

DE LA PIÈCE

L'abbé PATRICE DE CHAMPLAURENT.
ANDRE ROBERT.
RAO SANGOR, Rajah de Sambelpour.
SIR FREDERIC MORTON, officier aux dragons de la reine.
CHARLES, fils d'André Robert.
PORNIC, matelot français.
ALGEE-MAHAL, Parsi.
DJEMIL, son fils.
CRACKETT, trompette-ordonnance de Sir Frédéric.
PADDY, Irlandais, fifre aux dragons.
Capitaine TOMLINSON.
BOB, ordonnance du capitaine.
UN OFFICIER DU RAJAH.
UN BRAHMANE.

INDOUS, OFFICIERS, SOLDATS, PAGES.
Cortège du Rajah.

Le prologue se passe au château de Maltaverne, près de Saint-Brieuc. Les trois actes de la pièce, dans l'Inde anglaise.

LE CRIME DE MALTAVERNE

PROLOGUE

Les Deux Amis

La scène représente une chambre à coucher de style Louis XIII, au château de Maltaverne. — Au fond, un lit à rideaux. — Près du lit, une porte. — A droite, un bahut, puis une large fenêtre. — A gauche, une grande cheminée du quinzième siècle, un guéridon. — A l'avant-scène, une table à jeu. — Au lever du rideau la scène est obscure. — Allain entre le premier, il allume les bougies, puis prend le candélabre sur le guéridon et le porte sur la table.

Les indications sont prises de la droite et de la gauche du spectateur.

SCÈNE PREMIÈRE

Pornic, Allain.

Pornic (*portant une brassée de bois, entre l'air troublé et se dirige vers la cheminée. D'un ton dolent*). — Ah ! monsieur Allain, que j'ai peur !

Allain (*disposant la table de jeu, haussant les épaules*). — Et de qui donc, mon garçon ?

Pornic (*agenouillé devant la cheminée, arrangeant le feu*). — Aussi, pourquoi ne met-on pas de lumière dans cette grande salle toute noire, avec

des hommes en pierre de marbre, tout le long des murs ?... Il y en a qui sont *lardés* de fer !... Est-ce vrai qu'il y a des revenants, monsieur Allain ?

ALLAIN (*en riant*). — Benêt !... Dépêche-toi, ce feu ne flambe pas...

PORNIC (*indigné*). — Flambe pas !... voyez donc... Aussi monsieur le comte préfère qu'on serve le thé ici plutôt que dans la salle...

ALLAIN (*l'interrompant*). — Trop grande à cette heure que nous sommes pauvres ! — Trop petite au temps jadis, quand nous étions riches !... Nous avions beaucoup d'amis...

PORNIC (*se relevant*). — Pas l'embarras !... Quand la bourse fait *drin, drin,* tout le monde sont cousins. (*Il va et vient dans la chambre.*)

ALLAIN. — Qui donc a sonné tantôt ?

PORNIC. — Léonidas Bornu, du village de Montandry, qui demandait place au feu et à la chandelle... Il avait bu !... trop bu !... il était saoûl comme un chien d'écorcheux. Je l'ai arraisonné doucement avec une gaule, une trique. (*Faisant le geste de frapper.*) Il est reparti...

ALLAIN. — Ne te vante pas de cette équipée devant monsieur le comte : Le Féal de Champlaurent n'a jamais fermé sa porte à personne.

PORNIC (*un peu honteux*). — Bah ! Il fait froid, — mais il y a si peu de neige par les chemins... Une belle nuit de lendemain de Noël ! Et puis, monsieur Robert qui retourne ce soir à la ville le prendra dans sa carriole... Voilà mon feu qui flambe joliment, hein, maître Allain ? Si on allait souper ? J'ai faim !

ALLAIN. — Monsieur Robert va repartir ?

PORNIC. — Oui bien !... Il m'a donné un écu tantôt... Est-il assez riche, hein ? (*Il a posé une lampe sur la table de jeu, approché des sièges.*)

SCÈNE II.

LES MÊMES, LE COMTE.

LE COMTE (*d'un air préoccupé, à Allain*). — Eh bien !... Allain, que faites-vous ?... Préparez la boîte de whist... Allez donc !...

ALLAIN.— Mais... le lit?... la couverture?...

LE COMTE. — C'est bon... c'est bon... plus tard !

ALLAIN. — Pardon, excuse, monsieur le comte.

LE COMTE. — On vous appelle, allez donc !... Toi, Pornic... (*Allain sort.*)

PORNIC (*faisant mine de s'en aller*). — Oh ! je m'en vais aussi... Monsieur le comte est fâché. (*A part.*) C'est peut-être à cause de la bouteille : du vin de cent ans, à ce que je me suis laissé dire. J'ai bu le vin... et j'ai cassé la bouteille. (*Fausse sortie.*)

LE COMTE. — Pornic !... (*Pornic approche timidement.*) Ecoute bien ce que je vais te dire... Et surtout, pas un mot à qui que ce soit.

PORNIC (*avec volubilité.*) — Oh ! pour ça, un chacun sait que je ne suis pas bavard !... Je ne parle jamais quand je dors... c'est bon pour les commères... et... (*Il s'interrompt, confus.*)

LE COMTE (*durement.*) — Assez?... Ecoute... Tu te lèveras demain avant le jour.

PORNIC (*à part.*) — Le maître d'école appelle ça l'aurore.

Le Comte. — Tu attelleras le cheval.

Pornic (*à part*). — Bonhomme !... Ce n'est qu'une bête, mais c'est m'n'ami : il est estimable.

Le Comte (*impatienté*). — Tu attelleras le cheval au petit char, puis tu le conduiras par le préau jusqu'au saut de loup... Tiens, là-bas !...

Pornic (*distrait*). — Oui, monsieur, par le chemin de terre ! Pauvre Bonhomme ! Dès avant le matin ! Lui et moi nous aurons encore sommeil...

Le Comte. — Tu ne lui mettras pas de collier... pas de grelots !...

Pornic (*se récriant*). — Pas de grelots !... C'est si gai, quand ça chante : *drin, drin, drin.* Impossible ! Bonhomme serait trop humilié !... Pas de grelots !...

Le Comte. — Si tu fais le moindre bruit... si on s'aperçoit... je te chasse !

Pornic (*les bras levés*). — Pas de grelots !...

Le Comte. — Maintenant, tu vas prendre l'échelle du jardin... Tu la mettras là sous la fenêtre... appuyée au balcon... Et, demain matin, la voiture prête, tu viendras me chercher... tu monteras par l'échelle... et tu... (*Il met une chaise contre la fenêtre, et fait le geste de heurter contre les vitres.*) Non, tu n'auras qu'à pousser... as-tu compris ?...

Pornic (*avec force gestes*). — Si j'ai compris ?... D'abord ; pas de grelots !... Oh ! que tous ces mystères sont donc mystérieux ! Est-ce que nous désertons, monsieur le comte ?

Le Comte. — Imbécile !... Tu auras un écu si tu sais te taire.

Pornic (*exagérant son air mystérieux*). — Oh ! alors, chut ! (*Il s'éloigne.*)

Le Comte. — N'oublie rien : le cheval... le petit char... le préau... l'échelle... le balcon !... Pas un mot à Allain !

Pornic. — Allain !... Je me ferais couper la langue plutôt que... Pas de grelots !... (*Il sort.*)

SCÈNE III.

Le Comte, André Robert, *puis* Patrice, Allain.

Le Comte (*gaiement*). — Ah ! voici monsieur Robert,... un cosmopolite !... Le Juif Errant ! ...Il arrive... il part... il revient, il repart... Mais, vous ferez bien une partie de whist, monsieur Robert ?

Robert (*s'inclinant*). — Le seul jeu que je ne sache pas jouer, comte !

Le Comte (*riant*). — Oh ! mon cher, vous vous préparez une vieillesse bien malheureuse, vous aurait dit Talleyrand.

Robert (*riant*). — Que voulez-vous ?... On n'est pas parfait. D'ailleurs ce n'est pas ma faute si je suis condamné à errer... Les affaires !... on est ambitieux... on veut faire sa fortune... (*Regardant le comte.*) Celle des autres ! On ne réussit pas toujours. Mais, on lutte, on travaille, on se remue. Le moyen de vivre cette existence-là à cent lieues de Paris ! (*Regardant autour de lui.*)

Le Comte (*avec bonne humeur, achevant*). — Dans le château de Maltaverne, dans ce manoir très antique et très délabré du très noble comte de Champlaurent, qui n'est plus un haut et puissant seigneur, mais un petit châtelain de campagne,

sans fermes, prés, moulins, redevances, ni privilèges.

Robert (*avec entrain*). — On y est si bien, dans ce manoir : l'hospitalité simple, cordiale et franche des anciens âges. (*Saluant.*) Des hôtes de bonne humeur. (*Le comte et Robert s'asseyent à la table de jeu ; battant les cartes.*) Une idée... comte : faisons une partie d'écarté... cinq points... Si je gagne, c'est que je réussirai dans ce fameux projet...

Le Comte (*l'interrompant*). — Votre expédition dans l'Inde ?

Robert (*sérieusement pensif*). — Oui !

Le Comte (*railleur*). — L'Inde est un pays fermé aux conquérants... Voyez : Alexandre en est revenu... Alexandre comme devant...

Robert (*même ton*). — Les Anglais, mes quasi-compatriotes, ont mis en déroute les Taxiles et les Porus... qui leur barraient le passage... Si je perds... je renonce...

Le Comte (*railleur*). — Voyez un peu à quoi tient la destinée des empires ! (*Ils jouent. Le comte battant les cartes.*) Des cartes ?... non !

Robert. — Le roi... atout ! atout !

Le Comte (*qui a donné*). — La vole !... Vous n'en demandez pas ?

Robert (*nerveux*). — Jamais !... De l'audace... toujours de l'audace !... Le roi !

Le Comte (*jetant les cartes*). — Et le point... vous avez gagné... Allons ! vous réussirez, André... Mais, est-ce vrai tout ce que vous avez dit tantôt ? Vous quitteriez la France ?

Robert (*fronçant le sourcil*). — Je veux être riche, et... vouloir, c'est pouvoir !...

Allain (*entrant*). — Montrant le comte, voici Patrice qui vient vous dire bonsoir.

Patrice (*avec respect, un peu grave*). — Mon père, je vous souhaite une bonne nuit.

Le Comte (*ému*). — Dieu te bénisse, cher enfant !

Robert (*à Patrice*). — Patrice, vous ne m'embrassez pas ?

Patrice (*courant à lui*). — Oh ! de tout mon cœur, bon ami.

Le Comte. — Adieu !... mon enfant. (*Patrice sort, suivi d'Allain.*)

SCÈNE IV.

Le Comte, Robert.

Le Comte. — Nous sommes seuls... causons maintenant, André, car il est tard déjà, et c'est tout un voyage que d'aller à Saint-Brieuc par ces chemins-là...

Robert (*vivement*). — Avec mon cheval ?... Vingt minutes... ce n'est rien... J'aurais volontiers passé vingt-quatre heures avec vous... Mais, je suis un peu inquiet... mon petit Charles est si délicat... Et d'ailleurs, depuis mon retour, je l'ai si peu vu...

Le Comte. — Savez-vous que j'aime cet enfant presque autant que mon fils ?... Il est... si gentil... Il a quatre ans, n'est-ce pas ?

Robert (*d'un air sombre*). — Quatre ans, oui !... Pauvre enfant, il m'a coûté la vie de sa mère !... Il faut l'aimer quand même, et pour deux !

Le Comte (*après un silence*). — Et maintenant, qu'allez-vous faire, mon ami ? Car enfin, c'est pour me parler de vos projets, de l'avenir... que vous êtes venu... Et vous ne m'avez rien dit encore. (*Jeu de scène.*) Ce voyage ?...

Robert (*se levant et parcourant la chambre, agité*). — Ah !... des projets... l'avenir !... A mon âge, l'avenir, c'est demain... J'ai dissipé ma vie. Je n'ai pas su travailler... m'enrichir !... Enfin la fortune m'a été contraire. Je n'ai pas mérité ses faveurs... Et vous-même, si riche, si puissant autrefois... Un homme d'Etat, un grand seigneur... à quoi en êtes-vous réduit ?... Vous ne regrettez rien, comte ?

Le Comte (*gravement*). — J'ai oublié ce que j'étais. Je ne pense pas à ce que j'aurais pu être. Je suis content d'être ce que je suis.

Robert (*avec ironie*). — C'est parler en sage !... Moi, je hais cette philosophie qui aide à supporter les injustices du sort... Je regarde en avant, jamais en arrière... Et puisqu'il faut être riche... je le serai ! J'en ai assez de la misère cachée, de la lutte acharnée de toute heure... qui dévore, qui tue ! Je suis las de soulever sans trêve, sans repos, ce rocher de Sisyphe qui toujours retombe et m'écrase... Vous... Oh ! vous qui êtes mon ami, mon bienfaiteur, presque mon père... à mon aide... à mon aide !... (*Il prend les mains du comte d'un air suppliant.*)

Le Comte (*lentement, avec réflexion*). — Votre ami... oui certes !... Et le seul peut-être qui ne vous ait jamais caché la vérité... Je vous ai connu tout jeune, André,...ayant la fougue, l'emporte-

ment, la vanité irréfléchie de la jeunesse... Mais avec les plus beaux dons de l'intelligence. (*Un temps.*) Chez vous, l'esprit gâte un peu le cœur!.. En m'élevant, je vous élevai. J'étais au pouvoir, vous étiez mon confident, un autre moi-même. (*Avec effusion.*) Vous m'êtes resté fidèle... le seul de tant d'amis qui s'associaient à mes ambitions !...Vous n'avez pas été ingrat !... Vous n'aviez que mon affection : je vous ai donné mon estime.

Robert (*avec chaleur*). — J'en suis digne, Champlaurent ! Comment eussé-je pu être ingrat ? Je vous dois tout !... Tout ce que j'avais me venait de vous... Et vous partagez avec moi le peu qui vous reste...

Le Comte. — Mon ami, c'est pour votre enfant, pour ce cher bébé qu'il faut vivre désormais.

Robert. — Charles !... Je veux qu'il soit heureux !

Le Comte. — Certes, votre ambition est louable, André. Le bonheur, ce ne sont pas les plaisirs faciles. Le bonheur, voyez-vous... c'est l'enfant ! c'est l'austère devoir du père, c'est la fierté, le courage, l'ardeur au travail...

Robert (*changeant de ton*). — Mon ami, des débris de mon opulence il me reste à peine de quoi tenter la fortune... Mais, vous-même, ne voulez-vous pas encore ?...

Le Comte. — Moi ?... rien. J'ai confiance en vous, André. Je vous l'ai prouvé... Mes aïeux étaient les plus riches seigneurs de la province... il ne nous reste plus qu'un petit domaine... Je suis un homme de mon siècle... un libéral...

pour mes pairs ! Je voulus, sans déroger, réparer les brèches faites par mon ambition à ce patrimoine qui ne suffisait pas à mes goûts trop fastueux... Je vous savais loyal, habile, et je vous priai de faire fructifier une partie de cette mesquine fortune... Quelques centaines de mille francs...

Robert (*d'un ton amer*). — Que j'ai perdus !... Je suis l'artisan de votre ruine !

Le Comte (*doucement*). — Vous l'ai-je reproché ?

Robert (*avec effusion*). — Ah ! Champlaurent ! Reprocher, vous ? Non ! C'est votre pitié qui m'accable... Vous auriez pu m'accuser... d'imprévoyance, de présomption !... Vous avez pardonné.

Le Comte. — Pardonné ?... Non. Je vous ai plaint, puisque vous perdiez ce que je perdais moi-même. (*D'un ton décidé.*) Donc, nos spéculations n'ont pas réussi... Au lieu d'enrichir les miens... j'ai dissipé la meilleure part du dépôt sacré que j'avais reçu pour le leur transmettre. Je n'ai pas le droit maintenant de risquer...

Robert. — Si pourtant le sort me favorisait ? Pourquoi se décourager sitôt ?... J'ai perdu une première bataille, soit ! je prendrai ma revanche... Voulez-vous me seconder ?...

Le Comte (*l'interrompant*). — Non, mon cher ami. J'ai un fils... Patrice a douze ans... Que je vive dix années encore, il sera en état de suivre une carrière. Je veux qu'il soit un homme utile à son pays. Si les nobles n'ont plus de droits, ils ont toujours des devoirs. La noblesse, aujourd'hui,

c'est le travail qui la donne, et le patriotisme qui la consacre.

ROBERT (*ironiquement*). — Quand on porte le nom de Champlaurent, pauvreté n'est pas vice... c'est bien pis !

LE COMTE. — Quand on est Champlaurent et pauvre, on devient soldat ou laboureur !... Ce qui vaut mieux, croyez-moi, que d'être un courtisan ou un oisif.

ROBERT. — Vous me refusez votre appui ?

LE COMTE. — Je refuse d'engager à l'aventure le dernier morceau de pain de mon enfant. Il me reste ce logis : un vieux manoir croulant, quatre tours vêtues de lierre. J'y suis né, je veux y mourir... (*Après un moment de silence.*) Il me reste de plus deux cent mille francs.

ROBERT (*l'œil brillant de convoitise*). — Deux cent mille francs ! Vraiment ce serait un enjeu superbe.

LE COMTE. — Oui, deux cent mille francs. J'ai vendu ma ferme, un bout de forêt. La terre, c'est à ceux qui travaillent qu'elle va ! J'ai réalisé ce petit capital. (*Il ouvre le bahut placé près de la fenêtre, et prend sur la tablette une liasse ; il revient sur le devant de la scène, et la montre à Robert.*) Voyez ce paquet, c'est bien mince, bien léger... Il y a là deux cents billets de mille francs !... Tout est là... Tout l'avenir de ma race ! Voilà mon trésor... Eh bien ! mon cher André (*il appuie sa main sur le bras de Robert,*) si je distrayais de cette somme quelques-uns de ces billets, je volerais mon fils... que je n'ai pas le droit de jeter comme un vagabond sur les grandes routes.

Robert. — Si j'avais deux cent mille francs, je serais millionnaire dans dix ans !

Le Comte. — Mais vous avez encore ?...

Robert (*l'interrompant*). — Quelques centaines de louis... juste de quoi entreprendre ce voyage aux Indes, à présent décidé... Je partirai bientôt... une semaine ou deux pour achever mes préparatifs.

Le Comte. — Bien ! Je vous reconnais ! vous avez retrouvé l'énergie des anciens jours... Vous réussirez, André... vous triompherez.

Robert (*avec force*). — Oui... ce n'est pas l'intrigue perfide et cauteleuse des entreprises financières... la guerre sournoise des salons et des antichambres qu'il me faut, à moi !... C'est la lutte en plein désert... où l'on combat à armes égales... où la force, l'audace et le courage assurent la victoire.

Le Comte. — Et votre enfant !

Robert. — Charles, je veux en faire un homme, l'habituer aux luttes de la vie,... je l'emmène avec moi à la conquête de la fortune.

Le Comte (*après un moment de silence*). — Eh bien ! mon cher André, je crois que vous avez raison... vous êtes assez jeune pour espérer le succès, vous changez la direction de votre vie... Jeté dans une nouvelle patrie, dans une société où la lutte est en permanence entre la civilisation et la barbarie, n'ayant à compter que sur votre énergie, votre persévérance, votre courage pour atteindre le but...

Robert (*l'interrompant*). — Ah ! je réussirai, je le sais, mon ami... (*Il se touche le front*). Ma

fortune est là !... Et tandis que, satisfait de votre médiocrité, vous qui avez eu l'opulence, vous oublierez votre ami dans son exil volontaire, je conquerrai la toison d'or. (*D'un ton railleur.*) Vous en aurez quelques lambeaux. (*Il regarde le paquet, et, les dents serrées.*) Ah !... si j'avais deux cent mille francs !...

Le Comte. — Si vous échouez, votre enfant aura ici une famille, un asile...

Robert. — Vous ne m'épargnerez pas vos services, je le sais !... Vous êtes bon, vous !... (*Avec une ardeur contenue.*) Si vous m'écoutiez, si vous aviez foi en moi... cet argent, en peu d'années, serait décuplé, centuplé... peut-être !...

Le Comte. — Vous n'y songez pas, André. (*En riant, tirant le paquet de sa poche.*) Demain cet argent sera chez mon notaire, qui m'a trouvé un excellent placement. Je préfère cela à toutes les spéculations des plus illustres financiers. Nous sommes des paysans, nous autres !

Robert (*d'un air ouvert*). — Mon cher comte, au fond, vous jugez bien ! Et je serais par trop hardi d'insister... Je voulais vous témoigner ma reconnaissance.

Le Comte. — Oh ! cher, l'amitié vraie vit de souvenirs. Et ce n'est que l'hypocrisie qui vit d'espérances. Donnez-moi la main, André !

Robert (*jeu de scène.*) — Et je vous reverrai ?

Le Comte. — Demain !... Je vais chez mon notaire... Soyez discret... Je ne veux pas qu'on sache... Personne ne sait que j'ai cette somme chez moi.

Robert. — Personne !... Pourquoi ?

Le Comte. — Eh !... Pourquoi ?... Parce que !...

Robert (*souriant*). — Réponse d'enfant.

Le Comte (*même jeu*). — Ou de diplomate... A demain, cher ami... j'irai embrasser mon filleul, notre petit Charles ! (*Le comte sort, accompagné de Robert.*

SCÈNE V.

Allain, *seul.*

Allain (*entre par le fond, il regarde autour de lui avec précaution. Nuit.*). — Voilà M. Robert parti. Quel homme généreux !... Un écu à Pornic, un écu à moi, ça fait deux écus dans la journée. (*Il met la chambre en ordre, pose la lampe sur la cheminée. Il aperçoit la fenêtre à demi-ouverte.*) Oh !... ce courant d'air ! Imbécile de Pornic !

SCÈNE VI.

Allain, Le Comte.

Le Comte (*entrant*). — Que faites-vous là, Allain ?... Laissez cette fenêtre... Emportez ces cartes, ce plateau... Où est Pornic ?

Allain (*interdit*). — Je pense qu'il se couche.

Le Comte (*sèchement*). — La grille est fermée ?

Allain. — Voilà les clefs, monsieur le comte.

Le Comte. — C'est bien... allez !... Bonsoir, bonsoir, mon bon Allain ! (*Allain sort.*)

SCÈNE VII.

Le Comte, *seul.*

Le Comte (*s'avance l'air préoccupé et songeur*). — Ai-je pensé à tout ? Voyons, ai-je bien combiné ma petite comédie ? (*Souriant.*) Car, enfin, j'agis comme un conspirateur. (*Il fait un pas vers la cheminée, va à la fenêtre, l'ouvre, regarde au dehors, referme ; puis, après réflexion, prend une chaise et l'appuie contre les carreaux.*) Pornic comprendra... Il suffit de pousser. (*Il va aux portes et tire les verrous.*) Allain est si curieux ! (*Il revient sur le devant de la scène.*) Maître Agénor, mon notaire... est méthodique... exact... réglé... (*Souriant.*) comme un notaire !... L'acte est prêt... je n'ai qu'à signer. (*Il s'assied.*) En vingt minutes, Bonhomme me conduira au faubourg, autant pour revenir... En tout une heure et demie, je serai de retour vers huit heures... (*Il tient à la main le paquet de billets de banque, l'examine, et, tout en le feuilletant.*) C'est étrange !... tant de précautions... pour si peu !... J'ai eu dix fois plus... j'ai perdu sans un regret... C'est ma première pensée d'avarice. (*Il pose le paquet sur la tablette et ferme le meuble.*) J'étais si tranquille hier ! (*Il ouvre un tiroir, prend un pistolet et le pose sur la table à côté de lui.*) Un peu de repos. (*Il fait le geste d'ôter son habit.*) Non. Je me jetterai tout vêtu sur mon lit. Quelques heures de sommeil... (*Un temps.*) Cette lumière me gêne. (*Il s'étend sur le lit, le rideau retombe. Silence. Le comte tourne*

le bouton de la lampe, un faible rayon de lune éclaire la scène. On entend la respiration du comte qui s'endort.)

SCÈNE VIII.

LE COMTE, ROBERT.

La fenêtre. poussée. a, peu à peu, cédé. — Une main écarte lentement la chaise. — Robert entre nu-pieds, vêtu d'une blouse. coiffé d'un vieux chapeau. — Jeu de scène. — Robert va jusqu'à la cheminée, étend la main. cherche. cherche encore.

ROBERT (*d'une voix sourde*). — Rien !... (*Il cherche sur la table de jeu.*) Rien ! (*Il revient sur le devant de la scène, regarde autour de lui, voit le meuble, le désigne du geste.*) Est-ce que ?... Ah !... ah !... là ! (*Il se glisse, courbé. Jeu de scène. Il s'approche du bahut, touche la serrure. Un léger bruit. Il se recule tremblant, s'appuie au mur, étend la main, saisit un couteau. Une arme tombe, avec un bruit sourd. Le comte se réveille en sursaut, le rideau se soulève.*)

LE COMTE (*inquiet, écoutant*). — Qui va là ? qui va là ? (*Silence prolongé.*) Cette fenêtre !... Ah ! ces terreurs sont puériles. (*Il se lève, va à la fenêtre. En se cachant, Robert remue un siège.*) Mais il y a quelqu'un ici !... (*Le comte se jette en arrière, prend son pistolet et l'arme. Il revient, il aperçoit le meuble ouvert et Robert à côté, courbé, s'effaçant.*) Bandit ! mettez là. tout de suite... ces billets... cet argent... obéissez, ou je vous fais sauter la cervelle. (*Un rayon de lune*

paraît à travers la fenêtre ouverte, et met Robert en pleine lumière. Le comte le reconnaît et pousse un cri.) Ah ! (*Terrifié.*) Robert ! Robert ! Vous, André ! vous ? Oh !

ROBERT (*bas, tremblant, serrant le couteau qu'il cache, bégayant*). — Pardon !... pardon !... pardon !...

LE COMTE. — André Robert, mon ami le plus cher !... Ah ! partez ! partez ! Vous m'arrachez la foi... Vous ?... C'est abominable !... Un autre...un autre, je le tuerais sans pitié...vous.. que j'aimais... je vous chasse... je vous chasse... Sortez ! (*Il s'avance, Robert recule, et jette l'argent sur le tapis... Il se dirige vers la porte. Le comte, montrant la fenêtre.*) Non, par là... (*Il s'adosse au lit, se couvre le visage de ses deux mains, avec un cri de désespoir.*) Mon Dieu ! mon Dieu ! (*Robert se jette sur lui, à corps perdu, le frappe. Lutte.*) A moi !... à l'aide ! (*Il laisse tomber le pistolet. Robert se baisse, arrache l'étoffe de sa blouse, saisie par les mains crispées du comte. On entend heurter à la porte. Scène muette. Robert donne un dernier coup et s'enfuit par la fenêtre, après avoir repris les billets.*)

SCÈNE IX.

ALLAIN, *une lampe à la main, à demi-vêtu, effaré ;*
PORNIC, *tenant une lanterne d'écurie,*
pieds nus, puis PATRICE.

ALLAIN. — Au secours !... au secours !... Ils ont assassiné mon maître !

PORNIC (*montrant la fenêtre ouverte, revient*

tenant des sabots). — Des sabots... un paysan... qui fuit... là-bas... A l'assassin !

ALLAIN (*penché sur le comte, étendu par terre, la tête appuyée sur un tabouret*). — Ah ! monsieur le comte, mon pauvre maître ! (*On s'empresse autour du comte tout ensanglanté. Scène de désordre. Patrice accourt et se jette sur son père.*)

PATRICE (*criant*). — Papa ! papa !

ALLAIN. — Mon Dieu ! monsieur le comte !... blessé ?... Un meurtre ! (*Il soulève le comte qui fait signe d'écarter l'enfant ; celui-ci, au contraire, s'obstine à rester près de lui. Scène muette. Pornic détache lentement le morceau d'étoffe resté entre les doigts crispés de son maître, et l'examine avec attention.*)

PORNIC. — Des sabots !... ce chapeau... je les reconnais ! C'est à Bornu, tout ça... c'est à Bornu !

LE COMTE (*se soulevant, pose sa main sur la tête de Patrice, l'autre bras autour du cou d'Allain*). — Robert ! (*Il balbutie avec effort comme s'il voulait parler.*) Robert ! (*Et se renversant en arrière il murmure encore.*) Robert !

(*Ces trois mots " Robert " doivent être entendus distinctement.*)

RIDEAU.

ACTE PREMIER

La Factorerie de Mangalore

Une cour intérieure de la factorerie d'André Robert à Mangalore. — Au fond, une galerie à jour, dominée par une terrasse. — Au delà on aperçoit la mer, dans le lointain, avec un mât de pavillon à peine indiqué. — Quelques arbres donnent la perspective. — Sur le devant, deux tables : une à deux étages, à thé ; l'autre couverte de brochures, de journaux, d'un pupitre à écrire. — De grands fauteuils en rotin, sièges divers de formes bizarres. — Sur le dallage, des nattes avec des houkas, des aiguières, etc,. . . . etc. . . . — Mobilier étrange et disparate, mais d'un grand luxe.

SCÈNE PREMIÈRE

Paddy, *seul.*

Au lever du rideau, Paddy est étendu sur le canapé, dans une pose nonchalante. Il joue avec son fifre un air de gigue écossaise.

Paddy (*s'interrompant*). — C'est curieux ! dans ce beau pays de l'Inde, la musique charme les serpents... mais pas les hommes... (*Un temps.*) Sauvages !... un fifre merveilleux ! (*Il fait une gamme.*) Cet instrument écossais connaît toutes les langues. (*Il joue : " As-tu vu la casquette."*) Français. (*Il joue l'hymne de Garibaldi.*) Italien. (*Il joue Yankee doodle.*) Américain ! (*Un air discordant.*) Turc ! jamais d'accord... n'en parlons plus ! L'existence, après tout, serait ici on ne peut

plus douce ; jugez donc, jouer du fifre toute la journée ! mais... (Oui, il y a un mais... il y en a toujours) ce grand échalas de monsieur Crackett trouble continuellement l'harmonie avec sa féroce trompette de cuivre.

SCÈNE II.

PADDY, CRACKETT, *puis* PORNIC, *qui entre par la droite.*

Crackett tient à la main une trompette qu'il polit avec sa manche. En voyant Paddy, il fait un geste de dépit, embouche sa trompette et sonne une fanfare.

PADDY (*avec dépit*). — Bon, voilà le tonnerre !... le beau mérite ! Faire tant de bruit avec ce monstre de cuivre...

CRACKETT (*s'avançant, très gourmé*). — Plaît-il, maître Paddy ?

PADDY (*avec impertinence*). — Non, il ne me plaît pas du tout, au contraire, votre diable d'instrument qui me brise le tympan !

CRACKETT. — Et votre fifre, maître Paddy, m'écorche les oreilles.

PADDY. — Votre musique imite à ravir le mugissement d'un éléphant à l'agonie !

CRACKETT. — Et votre sifflet grince, à s'y méprendre, le miaulement d'un tigre... en bas-âge ! C'est d'ailleurs avec raison que vous vous piquez d'être musicien : vous êtes monté sur deux flûtes !

PADDY. — C'est plus harmonieux que d'être, comme vous, empalé sur une paire de pincettes !

CRACKETT (*furieux*). — Faut-il qu'on se fâche, monsieur Paddy ?

Paddy. — Oh ! je vous soufflèterai, monsieur Crackett !

Crackett (*avec dédain*). — Il faudra donc qu'on vous apporte une échelle, pauvre petit Paddy ! (*Il lui prend le menton d'un air protecteur.*)

Paddy (*s'élançant*). — Ah ! c'en est trop. (*Pornic entre, avance et se jette entre Paddy et Crackett, qui se mesurent d'un regard de défi.*)

Pornic (*d'un ton pacifique*). — Eh bien, quoi donc ? On se querelle, mes agneaux ? On va se bûcher ?... Hé !... le grand fait trop de bruit avec sa trompette... le petit n'en fait pas assez avec son fifre... Connais ça ! Des musiciens d'accord, ça se voit rarement. Oh ! là, là ! si j'avais mon biniou... Oui, mais je ne l'ai pas ! Allons, camarades, donnez-vous la main et que ça finisse. (*Il leur prend les mains, les met l'une dans l'autre.*) Eh bien, parlez-moi de ça, voilà de l'harmonie à la française ! (*Continuant.*) Allons, aidez-moi vite, on sort de table. Crackett, rangez les chaises. Paddy, le houka du major et le nécessaire du capitaine.

Crackett (*avant de sortir*). — Je te retrouverai, méchant roquet !

Paddy (*riant*). — Quand vous voudrez, grande levrette ! (*Ils sortent.*)

SCÈNE III.

Charles, le Major Frédéric Morton, Tomlinson, Pornic, Bob.

Le Major (*entrant, suivi de Tomlinson*). — Non, c'est insupportable !... Quel pays !... Quels

imbéciles que ces scélérats d'Indous... Où ont-ils fourré mon houka ?

Pornic (*revenant*). — Le voici, mon commandant. On l'a mis à votre place habituelle.

Charles (*au major*). — Prenez-vous une tasse de café ?

Tomlinson. — Il est excellent.

Le Major. — Il est détestable ! Rien n'est bon dans ce pays !

Tomlinson. — Décidément, commandant, vous avez l'Inde en horreur.

Le Major. — Il y a quatorze ans que je l'exècre !

Charles. — Alors cela date de votre arrivée ?

Le Major. — Parfaitement ! (*Après avoir bu.*) Pouah ! quel rhum ! c'est bouillant ! une vraie lessive ! (*A Charles.*) Le " Prince Albert," qui doit nous amener votre ami, n'est pas encore en vue ?

Tomlinson. — Le sémaphore n'a encore rien signalé. Le " Prince Albert " aurait dû pourtant mouiller dès hier.

Charles. — Il n'y a pas de temps perdu. Je n'ai jamais compté sur l'arrivée de mon ami avant aujourd'hui, et j'espère que la journée ne se passera pas sans que je l'embrasse. Je vais aller voir si l'on n'a pas de nouvelles.

Pornic. — Vous permettez que je vous accompagne, monsieur Charles ? Je serai si heureux, moi aussi, de revoir M. Patrice !

Charles. — Avec plaisir, mon garçon, viens.

Pornic. — Grand merci, monsieur Charles, et pour avoir des nouvelles plus vite, je cours grimper au sémaphore. (*Ils sortent.*)

SCÈNE IV.

TOMLINSON. LE MAJOR.

LE MAJOR. — Il faut être fou ou Français pour marcher par cette chaleur étouffante dans ce pays de sauvages.

TOMLINSON (*s'asseyant devant le guéridon, sur le canapé*). — Moi, je suis Anglais et sain d'esprit, et je fais route à toute heure sous ce climat délicieux !

LE MAJOR. — Vous appelez cela un climat délicieux ? Cette chaleur torride ?

TOMLINSON. — Une douce température !

LE MAJOR. — Ce ciel tout bleu et au milieu ce... stupide... soleil... qui ressemble à une cuirasse trop fourbie ?

TOMLINSON. — Un ciel d'azur, un astre radieux et bienfaisant !

LE MAJOR. — Des nuits glaciales...

TOMLINSON. — De fraîches soirées !

LE MAJOR. — Je déteste l'Inde !

TOMLINSON. — Et moi je l'adore !... (*Appelant.*) Bob !

SCÈNE V.

LES MÊMES, BOB.

BOB (*entrant*). — Votre Honneur !

TOMLINSON. — Le pliant, le nécessaire, allons...

BOB. — Voici, votre Honneur !

TOMLINSON. — Ouvrez le nécessaire... prenez donc garde, vous allez briser mes flacons d'odeur ! ...Un miroir... le peigne à moustaches...

Bob. — Voici, votre Honneur !

Tomlinson (*faisant sa toilette*). — Bien... Vois-tu, Bob, il y a des gens (*Montrant le major.*) qui ne savent jamais employer leur temps et qui s'ennuient dans l'Inde ! J'ai trouvé, moi, une agréable occupation ; depuis que je suis arrivé d'Europe je porte alternativement les favoris ou les moustaches : quand les moustaches ont poussé suffisamment, je les coupe et fais croître mes favoris ; puis lorsque ceux-ci ont atteint leur longueur extrême, je les rase pour laisser revenir ma moustache. (*On entend au dehors la voix de Robert.*)

Robert (*en dehors*). — Prenez quelques instants de repos. Je repartirai dans une heure. Tenez mes chevaux prêts, allez !

SCÈNE VI.

Les mêmes, Robert.

Robert entre, botté, éperonné, son fouet à la main. Il est agité, fiévreux, et se dirige vers la table du major.

Le Major (*l'apercevant*). — Ah ! voici notre ami ! (*Salutations.*)

Robert. — Bonjour, major. (*A Tomlinson.*) Capitaine...

Tomlinson (*lui tendant la main*). — Ah ! monsieur Robert, quel retard ! Savez-vous que vous nous auriez causé une inquiétude mortelle, si nous n'avions été dans un pays aussi sûr ?

Robert. — Oh ! capitaine, sait-on jamais, dans

l'Inde, si l'instant qui va suivre ressemblera à la minute écoulée !

TOMLINSON. — C'est une plaisanterie ; vous voulez nous effrayer.

ROBERT. — Hélas ! capitaine, rien n'est plus sérieux ! (*Appelant.*) Bob. Je n'ai pas déjeuné, servez-moi là. (*Il indique la table où est le major.*)

LE MAJOR. — Vous avez l'air bien soucieux... Est-ce que, vraiment, il y aurait quelque chose ?

ROBERT. — Hum ! jusqu'ici, rien de grave ; j'ai parcouru le domaine ; les natifs travaillent ou font semblant de travailler... Mais j'ai surpris des regards... j'ai entendu des mots ! Il y a quelque chose... Quoi ? Je ne sais... Mais je pressens un orage. (*Bob apporte un plateau.*)

TOMLINSON. — Un orage ?... Vous m'effrayez !

LE MAJOR. — Un orage ?... Ah ! ah ! voilà qui nous reposerait de ce ciel toujours bleu.

TOMLINSON. — Cependant tout est calme, tout est tranquille. On entend chanter les travailleurs... On rit... Tout ce peuple est gai, charmant.

ROBERT. — Ah ! capitaine, vous ne connaissez ni l'Inde ni les Indous ! Vous ignorez qu'il y a dans ces solitudes des tribunaux secrets dont les membres sont inconnus les uns aux autres, qui siègent on ne sait où... au fond d'une caverne, sous les arceaux d'une forêt ! Ces juges portent des sentences sans appel... ils ont des bourreaux partout... Un signe !... Une fleur de lotus qu'on apporte... c'est assez. Le condamné subit sa peine, le lacet ou le poison ! J'ai vu étrangler un colonel anglais, à la tête de son régiment.

Le Major (*furibond*). — Je proteste, c'était un Ecossais ! Un Anglais ne se laisse pas étrangler.

Tomlinson. — Mais enfin, que craignez-vous ?

Robert. — Rien de précis, rien d'immédiat ; mais j'ai des voisins dangereux, jaloux. Le rajah de Sambelpour, dont les terres bordent les miennes, ce prince orgueilleux...

Tomlinson. — Le rajah de Sambelpour ? Ce sauvage ?

Robert. — Sauvage ! Oh ! ne prononcez jamais ce mot en parlant des princes de ce pays... Rao-Sangor, dépossédé de ses Etats, a cent mille sujets prêts à se faire massacrer jusqu'au dernier, sur un signe de sa main. Il a deux mille esclaves, un million de revenu... Assez d'or et de pierres dans ses caves pour acheter les consciences de tout un parlement... un sauvage ! Celui-là a fait ses études à Londres... Idolâtre, oui !... le matérialisme lui est commode et sert ses passions. Mais il sait la chimie et a lu Machiavel... Ces sauvages-là se sont appelés autrefois Attila et Tamerlan !

Le Major (*distrait*). — Attila et Tamerlan n'étaient pas des sujets anglais...

Tomlinson (*continuant*). — Et le rajah de Sambelpour est tributaire de Sa Gracieuse Majesté.

Robert. — Mais je ne vois pas Charles ? où est-il ?

Tomlinson. — Votre fils et Pornic sont allés à votre rencontre ; leur intention était de monter jusqu'au sémaphore, pour savoir si on a signalé le navire qui doit nous amener M. de Champlaurent.

Robert (*se mettant à l'écart*). — Champlaurent !... Oh ! ce nom !... Champlaurent !... J'avais mis entre lui et moi tout un monde, l'immensité des mers !... Quinze ans de luttes, quinze ans de fièvres !... Je suis riche, presque heureux, et ce nom prononcé tout à coup résonne à mon oreille comme un tocsin d'alarme et me jette dans un abîme d'épouvante et d'angoisses ! Ce Patrice ! quel est-il aujourd'hui ? Quel visage vais-je lui voir ? Il était tout enfant, lorsque... Mais de quelle argile sommes-nous donc pétris ? On marche dans la vie sans connaître d'autre loi que sa force et sa volonté. Insouciant des obstacles, on regarde à sa hauteur sans prendre garde que l'enfant qui vous observe et vous épie, grandit... Et, un jour, il faut affronter le regard d'un homme !

SCÈNE VII.

Les mêmes, Crackett.

Crackett (*qui est entré, s'approche du major et lui dit :*) — Major, les ordres ?

Le Major. — Cette lettre au commandant du navire attendu, avec recommandation de la faire tenir sans délai à l'amirauté. (*Crackett sort.*)

SCÈNE VIII.

Les mêmes, Charles.

Charles (*entrant*). — Messieurs, le navire est en vue, et je suis convaincu qu'en véritables amis,

vous êtes impatients vous aussi de voir ce cher abbé Patrice, qui avant peu va être parmi nous.

Le Major. — Certainement, certainement !

Charles (*à son père qui se tient à l'écart*). — Mais qu'avez-vous donc, mon père ? Tout le monde ici est joyeux, et je vois sur votre front comme un nuage de tristesse... Qu'avez-vous ?

Robert. — Rien, mon enfant, une légère contrariété. Un sujet de querelle entre le rajah, mon voisin, et moi. Mais sois tranquille, l'arrivée de Patrice me fera oublier...

SCÈNE IX.

Les mêmes, Paddy, *puis* Patrice *et* Pornic, *puis* Algee-Mahal.

Paddy (*entre en courant*). — Bob ! Holà, Bob !

Bob. — Eh bien, quoi ?

Paddy (*s'arrêtant*). — Mon fifre était là... je ne le vois plus... et...

Le Major. — Est-ce à la poursuite de ton fifre que tu t'es essoufflé comme ça ?

Paddy. — Non, mon commandant. Excusez, monsieur Robert... demande pardon à M. Charles... au capitaine...

Le Major. — Eh bien, quoi ? Parleras-tu ?

Paddy. — Mon commandant, c'est que...

Tous. — Eh ! quoi ?

Paddy. — Eh bien ! quoi... mais c'est que... M. Patrice...

Charles. — Patrice ?

Paddy. — Oui, monsieur Charles, il est arrivé...

J'ai couru devant pour vous l'annoncer. Il me suit... Tenez, là-bas avec Pornic, le matelot ! Pardon, excuse... mais j'ai cru bien faire.

CHARLES (*joyeux*).— Merci, mon garçon, merci. Maintenant, je vous en supplie, tous à nos places habituelles... (*A Tomlinson.*) Capitaine... (*Au major.*) Major... (*A Robert.*) Mon père...

ROBERT (*à part*). — Pourquoi faut-il que l'arrivée de cet homme me trouble à ce point ? (*Patrice entre, suivi de Pornic. Il s'arrête sur le seuil. Son visage est contracté par l'émotion, un instant il contemple ce tableau. Chacun, sauf Robert, le regarde curieusement à la dérobée.*)

PATRICE (*embrasse Charles*). — Mon cher ami ! (*Il se dirige vers Robert, prend à deux mains la main que Robert, embarrassé, ne lui tend pas.*) Oh ! pardon ! (*Puis il va au major :*) Sir Frédéric... je sais que vous m'avez d'avance accordé toute votre sympathie, et je vous en remercie...

PORNIC (*timidement*). — Ah ! ben ! je vous demande pardon. Je n'ai pas osé encore mais je voudrais bien, à mon tour...

PATRICE (*lui tendant sa main que Pornic embrasse*). — Mon brave Pornic !... J'ai aussi à te donner des nouvelles.

PORNIC. — Ah ! je sais ben... du pauvre père Allain... est-ce pas ?...

PATRICE. — Tu as deviné, mon gars !...

PORNIC. — Il va bien ? Oh ben ! pour sûr que ça me fait plaisir, ça... Oh ! là, là, là, là ! Je suis ben à l'aise chez vous, monsieur Robert... mais on pense au pays des fois, et dame ! ça remue un brin !...

Robert (*à part, d'un air sombre*). — Tous ces gens-là sont heureux ; ils laissent parler leur cœur, et le mien reste froid !... Je ne trouve rien à dire.

Patrice (*allant à Robert et lui tendant les bras*). — Mon bienfaiteur... mon ami !

Charles (*s'avance*). — Ah ! ne parlez pas ainsi : vous voyez bien que cette froideur le trouble ! Votre bienfaiteur ? Votre ami ?... Non pas ! Ces mots ne sont pas justes ! En entrant dans cette maison, vous y avez retrouvé une famille, et c'est moi qui vous devrai de la reconnaissance si vous avez pour lui l'affection qu'on a pour un père.

Patrice (*avec émotion*). — Un père ! (*Un temps.*) Ah ! vous ne savez pas ce que ce mot prononcé me rappelle de douleurs !... Le souvenir de mon père, mort assassiné, est devenu pour moi une passion, un culte ! Je l'aimais tant ! Il était si bon ! si grand ! (*Il se tourne vers Robert, et d'un ton mélancolique, affectueux.*) Monsieur, je verrai toujours en vous l'ami le plus tendre, le bienfaiteur le plus dévoué ! Mais, permettez-moi d'enfermer dans mon cœur ce nom sacré de père. Je ne l'adresse qu'à Dieu en priant pour celui qui n'est plus !...

Tomlinson (*au major*). — Il est très romanesque ! J'aime ce caractère.

Le Major. — Parfaitement ! Il me va beaucoup !

Pornic (*qui était remonté un instant pour déposer la valise de l'abbé, revient à Robert et lui dit :*) — Monsieur Robert !... Algee-Mahal, le Parsi dont la case est sur la lisière ouest de la plantation, demande à vous parler.

Robert. — Que me veut-il ?

Pornic (*préoccupé*). — Je ne sais pas. Il voulait me suivre. J'ai eu bien de la peine à l'empêcher de venir ici.

Robert. — Algee-Mahal est un homme dévoué. Il faut, pour qu'il ose se présenter ici, qu'il se passe des choses graves.

Mahal (*qui est entré sur ces mots*). — Des choses très graves, maître !... Le rajah de Sambelpour, Rao-Sangor, est entré sur vos domaines. Il se dirige vers la factorerie. Son visage trahit la colère. Sa suite est nombreuse.

Robert. — Je n'ai rien à craindre de lui : s'il vient à moi, c'est qu'il a peur.

Charles (*à Robert*). — Voilà donc ce que vous redoutiez, mon père ? Oh ! je vous en prie, soyez calme, recevez-le en ami.

Robert (*au Parsi*). — De quoi donc le rajah a-t-il à se plaindre ?

Mahal. — Des Européens de la factorerie ont profané et détruit le temple de Dourga : l'émotion est grande parmi les sujets de Sangor... Si le maître ne livre pas les coupables, le sang coulera.

Charles (*à Robert*). — Mon père, vous l'entendez !

Robert. — Ne crains rien, Charles, le rajah se contentera d'une satisfaction plus pacifique.

Tomlinson. — Pacifique ? Je l'espère bien... Pacifique ! Ce rajah n'est pas un sauvage... Et d'ailleurs nous lui ferons comprendre d'une façon amicale... et tout doucement...

Le Major (*impétueusement*). — Que, s'il réclame quoi que ce soit, je le bombarde à coups de canon !...

SCÈNE X.

LES MÊMES, LE RAJAH *et sa suite*, PAGES, OFFICIERS INDOUS.

Tous ces personnages sont vêtus de riches costumes. Les serviteurs de la factorerie accourent et se groupent à toutes les issues.

LE RAJAH. — André Robert, je viens chez toi en ennemi ! (*Mouvement.*) Nous autres, fils de Brama, nous n'avons pas la langue dorée. Dépossédé de mes Etats par trahison, je n'ai pas abdiqué la dignité royale... J'ai consenti, pour ne pas livrer mon peuple à la férocité du conquérant, à signer le traité qui fait de moi non pas un vassal, mais un allié de l'Angleterre. Je règne encore, sachez-le !

ROBERT (*l'interrompant*). — De quoi vous plaignez-vous ?

LE RAJAH. — Vous le savez ! Depuis trop longtemps je supporte vos offenses... On ravage mes domaines ; on m'enlève des esclaves. Je suis encore assez puissant pour dédaigner l'insulte, assez riche pour souffrir qu'on me vole... Mais qu'on vienne fomenter la trahison parmi mes serviteurs... les exciter à la révolte, je ne le veux pas !

ROBERT. — Vous accusez hardiment, prince !... Il faudrait prouver...

LE RAJAH. — Ce n'est pas tout ! Des gens à vous... au mépris des traités qui vous obligent à respecter notre foi, nos cultes, nos temples... se sont introduits, la nuit dernière, dans le sanctuaire de Dourga, où s'accomplissent les mystères sacrés du Yamsé !

LE MAJOR (*l'interrompant*). — C'est un repaire d'étrangleurs, votre souterrain !

LE RAJAH (*au major*). — Je ne vous parle pas. (*Avec hauteur.*) C'est d'une audace inouïe qu'on m'interrompe ainsi !...

LE MAJOR (*furieux*). — Oh ! je lui clouerai la langue !

TOMLINSON (*conciliant*). — Du calme !... du calme, major !

LE RAJAH. — Les profanateurs ont outragé la déesse. On a frappé un vieillard, un fakir !

ROBERT. — Désignez le coupable, il sera châtié !

LE RAJAH (*avec ironie*). — Châtié !... On l'enfermera tout un jour dans un caveau de votre factorerie, on lui fera une réprimande en souriant... Et... (*Montrant le major.*) cet officier, peut-être, viendra en grand uniforme me présenter des excuses au nom de sa Reine.

LE MAJOR (*indigné*). — Des excuses !

TOMLINSON (*conciliant*). — Major !

LE RAJAH (*avec un éclat de voix*). — Allons donc ! c'est moi qui punis !

ROBERT (*froidement*). — Qu'exigez-vous donc ?

LE RAJAH. — Je veux qu'on me livre le coupable... Il expiera le sacrilège au lieu même où il l'a commis, et son sang, jusqu'à la dernière goutte, coulera, fumant, sur l'autel de la déesse !...

LE MAJOR (*trépignant de rage*). — Il m'agace, cet ogre !

ROBERT (*avec énergie*). — Assez ! Rao-Sangor ! votre volonté n'est pas ma loi... Si une faute a été commise par quelque serviteur ignorant des mœurs du pays, je me charge de le punir... Mais le livrer à vos bourreaux, jamais !

LE RAJAH. — Je ne discute pas... j'ordonne ! Vous refusez d'obéir ? prenez garde !

ROBERT. — Croyez-vous que j'aie peur ?

LE RAJAH (*s'avance lentement jusqu'à lui, le regarde bien en face. D'un ton bas, concentré, avec intention*). — Bienheureux ceux qui ont le cœur pur !

ROBERT (*se redressant*). —Est-ce pour moi que Votre Altesse parle ainsi ?

LE RAJAH (*d'un ton véhément*). — Le feu qui consume ton âme luit dans tes yeux, André Robert... Pas de paroles stériles ! J'ai dit : " Je veux ! " (*Robert hausse les épaules.*) Vous refusez de faire justice ? Tremblez donc ! C'est la guerre entre nous, une guerre acharnée que je poursuivrai sans trêve ni merci !

PATRICE (*s'inclinant devant le rajah*). — Monseigneur, je suis un soldat, moi aussi : un soldat de la foi. Je déplore cette faute, la violation d'un temple. Ce n'est pas par la violence qu'on nous apprend, à nous, à enseigner la vérité. Mais la haine conseille mal ! Ecoutez-moi, monseigneur.

LE RAJAH (*d'un ton plus calme*). — Votre esprit est loyal, votre voix est douce... Mais vos conseils ne sont pas ceux qu'un fils de Brama peut écouter sans colère !

PATRICE. — Loin de moi la pensée de vous offenser, mais le sang n'efface pas les fautes ! En vous parlant ainsi, j'accomplis ma mission.

LE RAJAH (*à l'abbé Patrice*). — Prêtre, je vénère la noblesse de ton cœur. J'ai appris à connaître les tiens ! Vous avez le courage, la vertu ; vous savez mourir pour votre foi... vous êtes

braves ! Mais ce n'est pas de votre mission qu'il s'agit ici, à cette heure ! Et c'est (*Montrant Robert.*) lui seul que je veux écouter.

Robert (*fièrement*). — J'ai répondu, Sangor ! Jamais je ne m'abaisserai jusqu'à céder aux menaces d'un barbare !

Le Major (*n'y tenant plus*). — A la bonne heure, voilà qui est parler ! (*Au rajah.*) Rappelez-vous, Rao-Sangor, que vous êtes un protégé de l'Angleterre, un sujet de la Reine... dont vous êtes indigne de porter les ordres !

Le Rajah (*avec arrogance*). — Je ne relève de personne... sachez-le ! (*Arrachant de sa poitrine la plaque en diamants du " Star-of-India."*) J'avais eu la faiblesse d'accepter ce hochet... comme si vos distinctions étaient faites pour nous, les héritiers de la plus antique dynastie qui soit au monde ! (*Il jette la plaque sur la table.*) Reprenez ce joyau.

Le Major (*avec éclat*). — C'est une insulte... une révolte... une trahison !

Le Rajah (*furieux*). — Les Anglais m'ont dépouillé de mon royaume de Sambelpour. Je leur arracherai l'Inde tout entière !... D'une mer à l'autre, dans huit jours, la péninsule sera soulevée... Les tigres s'enfuiront dans la jungle, épouvantés par le fracas des batailles... Ah ! vous me bravez... Tremblez ! la mort est là. Adieu ! (*Jeu de scène. Il sort avec toute sa suite.*)

Tomlinson (*au major*). — Vous le laissez partir ?

Le Major. — Parbleu !

Tomlinson. — Et nous allons nous battre ?

Le Major. — Parfaitement...

Tomlinson. — Ah ! quel affreux pays !

Le Major (*se frottant les mains*). — Un pays charmant... de la gaieté, de l'entrain... ça marche !

Robert. — Cet insolent !... avec ses menaces.

Le Major (*à Patrice*). — Nous allons prendre ici des dispositions.

Charles (*au major*). — Mais, commandant, vous n'allez pas attaquer le rajah ?

Le Major. — Tant pis ! Je voudrais lui donner une bonne... frottée.

Tomlinson (*au major*). — Mais, mon ami, vous êtes effrayant !

Le Major. — Ah ! capitaine, laissez-moi tranquille ! Je ne reçois pas d'observations dans le service ! Crackett, Paddy !

Crackett, Paddy. — Commandant ?

Le Major. — Mon uniforme, mon sabre, mon casque ! (*A Patrice.*) L'abbé, rentrez avec tous ceux qui ne sont pas sujets anglais !

Patrice. — Vous entendez, messieurs.

Robert. — Dans ce pays, il faut tout prendre au sérieux. Obéissez au commandant. Nous ne saurions à partir de cet instant, agir avec trop de prudence.

Charles (*gaiement*). — Rentrons, puisqu'on le veut, mais je n'ai pas peur ! Ce n'est pas la première fois qu'on assiste ici à une scène pareille. (*Il sort avec l'abbé Patrice.*)

Le Major (*s'asseyant à la table et écrivant*). — Voyons ! capitaine. Une dépêche à Bombay... un exprès au fort Victoria... un avis au gouverneur général.

Robert (*pensif*). — J'aurais peut-être mieux fait de céder.

SCÈNE XI.

Le Major, Robert, Pornic, *puis* (Crackett, Paddy, Bob, *puis* Algee-Mahal.

Pornic (*entrant*). — Pour lors, on va se bûcher et réciproquement ? Oh ! là ! là ! là ! là !

Le Major (*à Pornic*). — Toi, si tu prends les armes, je te fais fusiller.

Pornic (*à Tomlinson*). — Alors, capitaine, on n'en est pas, nous autres ?

Tomlinson (*riant*). — Ah ! mais non ! Ta peau n'est pas à toi, mon garçon : ton numéro matricule est dessus. Un matelot français ne se bat que pour la France.

Crackett (*apportant la tunique*). — L'uniforme du commandant !

Paddy (*apportant le sabre*). — Le sabre du commandant !

Bob (*apportant le casque*). — Le casque du commandant !

Algee-Mahal (*entrant*). — Maître, le rajah est puissant. Vous avez des ennemis dans votre demeure ! Gardez-vous bien ! Et rappelez-vous que, si les vôtres devaient fuir, ils trouveraient sous mon toit un asile assuré.

Le Major (*ayant revêtu son uniforme*). — Allons ! maintenant sonnez le ralliement !

Robert. —J'avais bien pressenti que l'arrivée de ce Patrice me porterait malheur ! (*Trompettes. Mouvement général.*)

RIDEAU.

ACTE DEUXIÈME

ALGEE-MAHAL LE PARSI

La scène représente l'intérieur de l'habitation du Parsi Algee-Mahal. — Une chambre de style indou, très simple, propre. — Au fond, une porte sculptée avec attributs symboliques. — A gauche de la porte, une fenêtre. — A droite de la scène, au fond, une porte dérobée ouvrant par une arcade, reste d'un ancien temple, sur un caveau. — Du côté gauche, une porte ; meubles indiens en bois, canapé, sièges.

SCÈNE PREMIÈRE

ALGEE-MAHAL, DJEMIL.

MAHAL (*debout à la fenêtre*). — Djemil... Regarde !...

DJEMIL (*avec un cri*).— Le feu !... Le feu !...

MAHAL. — Le feu !... oui... la factorerie est en flammes... l'heure des représailles est venue, les maîtres sont en fuite... Ah ! ces Européens, je veux détruire leur race... Là-bas, l'incendie dévore leurs richesses... Ici, la mort les guette... Oh ! j'ai tout préparé... le piège est bien tendu... Chassés de leur palais, ils n'ont d'autre refuge que cette misérable cabane ! Trompés par mes promesses, ils vont venir ici, confiants, tranquilles, persuadés que l'esclave leur donnera son lit, et se couchera, pour les garder, en travers de la porte, ainsi qu'un chien fidèle... Qu'ils vien-

nent ! je les attends... Le lit est préparé : le marbre d'un tombeau ! Et si, poussés par la faim, dévorés par la soif, ils n'entrent qu'un instant s'asseoir à cette table... Ces fruits sont le poison, et cette eau... c'est la mort ! (*On frappe à la porte.*) On frappe à cette porte : laisse-moi... enfant... Et ne reviens que si j'appelle... va !... (*On frappe de nouveau.*)

DJEMIL. — J'obéis !... j'obéis !... (*Il sort par le fond. On frappe de nouveau à la porte de gauche. Mahal ouvre.*)

SCÈNE II.

ALGEE-MAHAL, CHARLES.

MAHAL (*profondément incliné*). — Entre, seigneur... Sois le bienvenu... ce qui est ici est à toi.

CHARLES. — Le palais est réduit en cendres... les murailles sont effondrées... les serviteurs, dispersés... j'ai pu m'enfuir blessé, harassé de fatigue... Votre maison est un asile sûr... et je viens...

MAHAL. — Seigneur, je suis ébloui de recevoir de vous une telle marque d'estime. Le fils de mon maître n'a rien à redouter sous mon toit !

CHARLES. — Vous êtes un serviteur honnête et dévoué, Algee... Vous êtes un homme loyal, je me fie à vous. Je suis en sûreté, maintenant.

MAHAL (*va fermer la porte, puis revient sur Charles, le regarde avec rage, avec un éclat de voix, levant un poignard*). — Enfin !

Charles (*effrayé*). — Qu'est-ce ? (*Pâlissant.*) Que veux-tu donc ? (*Un cri d'effroi.*) Malheureux (*Il court à la fenêtre.*) A moi ! Au secours !

Mahal. — Crie, appelle... Ils ne t'entendront pas.

Charles (*se laissant tomber sur un siège*). — Je suis perdu... (*Un temps.*) Je suis perdu !...

Mahal (*froidement*). — Je ne vous cherchais pas... Vous êtes venu... Quelle fatalité vous aveugle, vous autres, gens d'Europe, que vous ne sachiez jamais discerner qui vous aime et qui vous hait ? En mon pouvoir, le fils d'André Robert ! (*Il avance la main pour le saisir. Charles recule et se redresse dans une pose pleine de fierté et de courage.*)

Charles (*avec un mépris écrasant*). — Tu es bien hardi, esclave !... (*Il fait un geste.*) Est-ce mes joyaux que ta rapacité convoite ? (*Il arrache sa chaîne, sa montre, etc., et les jette à terre.*) Ramasse !

Mahal (*froidement*). — Cet or !... cet or, que des malheureux vont arracher aux entrailles de la terre, a coûté la vie, qui sait, à plus d'une créature humaine !... Je déteste ces joyaux autant que je méprise l'enfant vaniteux qui s'en pare au prix de notre misère !... (*Il repousse du pied les bijoux.*)

Charles (*frémissant*). — Vous violez l'hospitalité, vous êtes un traître... Vous insultez, vous menacez un enfant blessé, faible et sans armes, vous êtes un lâche !...

Mahal (*froidement*). — Je le sais bien !.. Je suis ce qu'il y a de plus vil et de plus immonde... mais je me venge ! Esclave, avez-vous dit ? Je l'ai

été dix ans... Dix ans !... Je suis libre ! libre !... et si je ne le suis qu'un jour, ah ! ce seul jour me paiera de tant de souffrances endurées...

CHARLES. — Tu veux donc me tuer ?

MAHAL (*haussant les épaules*). — Pas encore !... L'heure de la vengeance n'est pas venue... elle sonnera bientôt ...

CHARLES (*bondit en arrière, fuit en criant d'une voix altérée*). — Au secours... A moi...

MAHAL (*il se jette sur lui*). — Crie !... pleure !... Tes larmes me sont plus précieuses que ton or !... Je veux que tu souffres... (*Il le bâillonne.*)

CHARLES. — Au secours !

MAHAL. — Ah ! tu es condamné... Rien ne peut te sauver... Personne qui puisse arrêter le couteau levé sur ta poitrine. (*Il résiste; se débat, lutte; il l'entraîne vers le caveau.*) Oui, tu mourras... mais cette nuit seulement, à l'heure du sacrifice... Ce caveau est profond, et ces murs refermés sur toi étoufferont tes sanglots. (*Il l'enferme dans le caveau. — Un temps. — Il revient à la fenêtre.*) L'œuvre de destruction s'accomplit. Assez longtemps ils nous ont opprimés, ces orgueilleux chrétiens d'Occident, qui viennent chez nous s'enrichir de nos dépouilles, et mettre au cou de nos enfants le carcan de fer des esclaves !

SCÈNE III.

ROBERT, ALGEE-MAHAL.

Robert est entré rapidement pendant qu'Algee est resté auprès de la porte.

MAHAL (*avec effroi*). — Le maître !

ROBERT. — Algee-Mahal, mon fils est dans ta demeure ?

MAHAL (*cauteleux*). — Maître, ne l'avez-vous pas rencontré ?

ROBERT. — Non ! J'ai quitté les comptoirs anéantis, je me rends au fort Victoria. Pourquoi me demandes-tu si j'ai rencontré mon fils ?

MAHAL (*même jeu*). — Parce que le jeune maître vient de partir pour se rendre jusqu'au bord de la mer, afin de passer sur le navire en rade.

ROBERT. — Il a bien fait d'agir ainsi ; moi, je cours au fort Victoria.

MAHAL. — Si vous voulez l'atteindre, hâtez-vous, maître ; les sujets de Rao-Sangor se répandent dans la jungle, et bientôt le passage sera dangereux, hâtez-vous !

ROBERT. — Il est prudent que tu éclaires la route ; va, et reviens au plus vite me dire si je puis traverser, sans trop de risques, le court espace qui me sépare du fort. Eh bien ?

MAHAL (*jetant un regard vers le caveau et sortant à regret*). — J'obéis, maître. Je suis votre esclave dévoué. (*Il sort.*)

SCÈNE IV.

ROBERT, *seul.*

ROBERT (*très agité. Il va et vient, parlant d'une voix entrecoupée*). — Cet homme a dit vrai... Mon fils est en sûreté... Il n'oserait pas mentir... Je suis le maître !... (*Avec ironie.*) Le maître ?... Ces gerbes d'étincelles qui jaillissent, c'est ma fortune qui flambe !... Palais, factorerie, comptoirs !... Un tas de cendres, où l'or s'est fondu en scories... Mes plantations à jamais détruites... Mes esclaves dispersés... Plus rien !... Rien... La fortune, qu'importe, je la recommencerai ; mais mon fils ! (*Avec un élan de désespoir.*) Ah ! les êtres comme nous... les forts !... ceux qui dominent le monde ne devraient jamais avoir d'enfant !... L'enfant ! c'est un otage qu'on donne à la destinée... Soyez un de ces forts dont rien ne peut surmonter la volonté surhumaine... Ayez l'énergie, l'orgueil... la suprême indifférence du conquérant... il suffira, pour dompter l'indomptable, d'une voix faible d'enfant... Ah ! ce Champlaurent !... Je devais bien prévoir que le hasard nous remettrait en présence... J'aurais dû disparaître, fuir... laisser entre lui et moi le gouffre de l'inconnu... ce prêtre, avec son visage austère, son regard profond, son sourire pâle et glacé... ce prêtre ! Enfermé dans sa foi, n'aimant personne, lui, parce qu'il aime tout le monde !... Véritablement fort, celui-là... qui m'apparaît fatal, dominateur...irrésistible... J'en ai peur ! Il vient, et je tremble ;

il parle, et sa voix évoque l'ombre livide de son père... Il entre, et avec lui pénètrent dans ma maison la ruine et le malheur ! (*A Mahal qui rentre.*) Eh bien ?

Mahal. — Maître, vous pouvez sans crainte traverser la plaine, et vous aurez un compagnon, ce prêtre missionnaire, arrivé depuis peu, se dirige, haletant, vers mon humble maison.

Robert (*très troublé*). — Je ne veux pas faire route avec cet homme ! Retiens-le ici, empêche-le de me rejoindre au fort... Adieu !... Adieu !... (*Il sort précipitamment par le fond.*)

SCÈNE V.

Algee-Mahal, Patrice, Charles, Djemil.

Mahal (*un moment seul*). — Va, va t'enfermer avec les tiens dans ces étroites murailles !... fou qui court se livrer aux griffes de ses ennemis !... (*Montrant le caveau.*) Il n'a rien deviné... Un moment j'ai tremblé... un cri... un gémissement, c'en était fait de moi !...

Charles (*dans le caveau, d'une voix très étouffée*). — Mon père ! mon père !...

Mahal (*l'entendant, effrayé*). — Ah !

Patrice (*à ce moment, paraît à la porte de gauche et s'appuie contre l'huis, chancelant, exténué*). — Secourez-moi...Je suis épuisé de fatigue... Pour lutter contre le fléau, j'ai trouvé du courage, pour arracher ces pauvres gens au péril qui les menaçait de toutes parts, j'avais assez de force ! Le devoir accompli, je succombe... Séparé

des miens, errant et fugitif à travers ces solitudes... l'énergie m'abandonne et ma volonté s'affaiblit... Qui que vous soyez, si vous avez quelque pitié, secourez-moi, secourez-moi !

MAHAL (*qui écoutait toujours*). — Le silence ! (*A Patrice.*) Il n'y a aucune sécurité pour vous dans cette maison. Les soldats du rajah peuvent l'envahir d'un instant à l'autre, et s'ils trouvaient chez moi un homme de votre race, nous serions perdus tous les deux. Fuyez !

PATRICE. — Il ne faut pas attirer sur vous le malheur qui me frappe... je vais partir ; mais si vous voulez que je puisse m'éloigner, laissez-moi m'asseoir quelques instants seulement. (*Il montre du doigt le flacon placé sur la table.*) et donnez-moi un peu de cette eau, qui, me ranimant, me permettra de me traîner encore à quelques pas d'ici.

MAHAL (*avec une terreur mêlée de joie, et montrant le flacon*). — C'est lui qui le demande !... Reposez-vous donc, seigneur...

PATRICE. — Merci !

MAHAL (*lui tendant un verre d'eau qu'il a rempli*). — Et buvez !

PATRICE. — Merci ! (*Il va porter le verre à ses lèvres. A ce moment on entend un gémissement poussé par Charles. Patrice laisse le verre dans lequel il allait boire, et dit :*) Avez-vous entendu ?

MAHAL. — Quoi donc ?

PATRICE. — Un sanglot ! une plainte !

MAHAL (*effrayé*). — Vous vous trompez !... rien ! rien !

PATRICE. — Il m'a semblé pourtant... Ah ! mon esprit s'égare.

Mahal (*insistant*). — Buvez, seigneur ! Cette eau calmera votre fièvre... buvez !

Patrice — Donnez... donnez... J'ai soif !...

Djemil (*du dehors, poussant un grand cri*). — Ah ! ah !...

Patrice (*pose le verre et se lève brusquement*). — J'avais bien entendu !... C'est un cri de douleur... C'est un cri de souffrance.

Mahal (*avec rage*). — Ce n'est rien, vous dis-je... Mon fils est là qui joue... Ce n'est rien !

Djemil (*paraît, pâle, les yeux hagards*). — Mon père ! mon père !

Mahal. — Qu'as-tu ? Pourquoi ces cris ?

Djemil (*éperdu, montrant son bras*). — Le serpent corail m'a mordu, là... (*Il tombe.*)

Patrice. — Sauvez-le ! Il en est temps encore.

Mahal (*désespéré*). — La morsure du serpent corail est mortelle ; il n'existe aucun remède.

Patrice. — Il en est un !... Le venin du reptile ne peut être déjà infiltré dans les veines de l'enfant... Il faut à l'instant même aspirer le poison...

Mahal (*se reculant avec horreur*). — Mais c'est la mort !... L'irrémissible souillure !... Du sang sur mes lèvres ?... Jamais... jamais !...

Patrice (*indigné*). — Cet enfant est le tien, et tu hésites ! Ce sera donc moi...

Mahal (*abattu*). — Qu'allez-vous faire ?

Patrice. — Mon devoir !... (*Il lui prend le bras et aspire le poison.*)

Mahal (*même jeu*). — Mon enfant est perdu, et cet homme avec lui : avant que leur cœur ait battu cent fois, la nuit sera venue pour eux !...

Patrice. — Il vit ! il vit ! ton fils est sauvé ! (*Il presse la blessure saignante et l'enveloppe d'un linge.*) Pauvre petit ! Dieu a permis que j'arrive à temps pour t'arracher à cet affreux danger !... Voyez, ses paupières s'entr'ouvrent, ses joues se colorent, ses tempes battent, sa bouche, déjà gonflée, reprend ses mouvements... Mais son gosier est sec... son haleine est brûlante... (*Il le remet à son père. Il court à la table, prend le verre et l'approche des lèvres de l'enfant.*) Vite, un peu de cette eau...

Mahal (*se précipitant et arrachant le verre des mains de Patrice*). — Arrêtez ! arrêtez ! Qu'il ne boive pas cela !

Patrice. — Pourquoi ? que craignez-vous ?

Mahal (*enlève l'enfant et le pose sur le canapé*) — Malheureux que je suis, être infâme, être lâche !... Maudissez-moi... accablez-moi... Au risque de votre vie, vous sauvez mon enfant, et je vous ai versé le poison !... Je suis un misérable : votre grandeur m'écrase !... Epuisé de fatigue, haletant, brisé par la souffrance, vous retrouvez des forces pour secourir la misère qui passe, et moi, fort, vaillant, redoutable, je vous tendais un piège !... Votre esprit, affaibli par la soif et la faim, retrouve dans le péril sa volonté puissante et vous dicte à l'instant le remède qui sauve... Et moi, calme, impassible, j'employais l'astuce et la ruse pour vous ravir votre meilleur ami !

Patrice. — Que voulez-vous dire ?... Charles...

Mahal (*montrant l'ouverture du caveau*). — Surpris lâchement, bâillonné et jeté là par moi,

pour être, la nuit venue, immolé sur l'autel de la déesse Dourga. (*Il court au caveau et cherche à ouvrir la porte secrète.*)

PATRICE (*courant et aidant*). — Mais ces murs sont de fer !

MAHAL. — Il faut les briser ! Rien ne peut plus ouvrir le panneau refermé. C'est là comme un sépulcre ; les prêtres de Dourga seuls y ont accès par les souterrains du temple ! (*Ils attaquent la muraille.*)

PATRICE. — Ah ! ces murs !... mes ongles s'y déchirent.

MAHAL (*cherche une hache et la donne à Patrice*). — Prenez donc cette hache !

PATRICE. — Donnez... (*Il frappe*) La porte cède ! (*Appelant.*) Charles !... Charles, m'entendez-vous ? (*La porte cède, tordue et défoncée. Patrice se précipite et revient en soutenant Charles à demi évanoui. On arrache le baillon qui enveloppe sa tête, ses jambes et ses épaules.*)

MAHAL. — Il respire !...

PATRICE. — Charles !... mon ami !... mon frère !...

MAHAL (*avec douceur*). — Maître... (*Mouvement de crainte de Charles.*) Ne demeurez pas ici un instant de plus ; il n'y a de salut pour vous que dessus le vaisseau resté en rade. Je veux vous y conduire... Venez.

CHARLES (*fait un geste d'effroi*). — Ah !

PATRICE. — Le repentir a touché cet homme, nous pouvons désormais nous fier à lui... Suivons-le, et que Dieu nous protège !

RIDEAU.

ACTE TROISIÈME

La Justice d'un Barbare

Une salle haute d'un donjon du palais de Rao-Sangor à Sambelpour. — Intérieur somptueux. — A droite, large et haute fenêtre ouvrant sur une sorte de petite terrasse. — Au fond, large porte, incrustée d'ivoire et d'or. — A gauche, panoplie d'armes blanches, divans, coussins ; à gauche, une table. — La porte du fond s'ouvre sur une large et longue galerie.

SCÈNE PREMIÈRE.

Un Officier du Rajah, un Brahmane, plusieurs Seigneurs, *puis* Robert.

Au lever du rideau, la porte du fond est fermée. Silence profond pendant quelques secondes. La porte du fond s'ouvre ; deux pages entrent, portant des candélabres dont l'un est posé sur la table. Entrent les gardes du rajah, puis les officiers qui introduisent un brahmane et deux hauts dignitaires, brillamment vêtus.

L'officier. — Entrez, seigneurs... et prenez place. (*Il leur indique le divan près de la table.*)

Le Brahmane. — Savez-vous pour quel motif Son Altesse nous mande, et ce qu'elle réclame de nous ?...

L'officier. — Rao-Sangor m'a donné l'ordre de vous conduire ici, dans la salle haute du palais... Il vous a choisis, seigneurs, pour entendre la sentence qu'il va porter contre l'Européen pris au fort Victoria, et pour la ratifier...

Le Brahmane. — C'est une marque de confiance qui nous honore. Le prince notre maître est jeune... Il aurait pu n'écouter que l'impétueuse ardeur de la colère. En acceptant les conseils d'un vieillard, il fait preuve de sagesse.

L'officier (*à un bas officier*). — Amenez le prisonnier. (*Mouvement des soldats. Le bas officier sort. Robert entre. Il a les mains liées derrière le dos. Attitude fière, hautaine, presque indifférente. Il regarde autour de lui avec assurance et examine le brahmane et les autres personnages, assis sur le divan, près de la table.*)

SCÈNE II.

Les mêmes, Robert, *puis* Le Rajah.

Robert (*irrité*). — Que me veut-on encore ? Pourquoi ces apprêts, ce faste... cet apparat ? Vous pouviez me tuer... vous m'épargnez. Pourquoi ? Je n'attends de votre cruauté ni justice, ni merci... Pourquoi me conduit-on dans ce palais ?... Quelle torture nouvelle allez-vous inventer, et quel genre de supplice prépare-t-on pour moi ? (*A ce moment le rajah entre par la galerie. Il est suivi de deux pages qui portent des lumières et précédé du page qui est allé au devant de lui, son flambeau à la main. Nombreuse escorte d'officiers et de soldats qui emplissent la galerie.*)

Le Rajah (*ton acerbe et dédaigneux*). — Vous allez le savoir.

Robert (*avec ironie*). — Vous me suiviez de près !... (*D'un ton violent.*) Vous aviez hâte de

me voir impuissant et désarmé devant vous... Epargnez-moi du moins vos outrages !...

LE RAJAH (*froidement*). — Vous vous méprenez ; je ne viens pas insulter à votre défaite ! (*Il s'avance de quelques pas.*) Vous avez bravé la colère du lion... vous êtes dans son antre... il faut mourir !

ROBERT (*dédaigneux et s'avançant vers lui le front haut*). — Et qui m'a condamné ?

LE RAJAH (*froidement*). — La loi du plus fort !

ROBERT (*s'avançant fièrement, offre sa poitrine en disant avec un mépris très marqué*). — Assassinez !

LE RAJAH (*hautain*). — J'ai des bourreaux !

ROBERT (*violemment*). — Barbare !

LE RAJAH (*calme*). — Barbare !... Oui : c'est la suprême injure de l'homme civilisé... Vous croyez avoir tout dit quand vous avez proféré ce mot : Barbare !... Deux fois déjà, vous me l'avez jetée à la face, cette parole de mépris... et c'est pour cela même que j'ai tenu à vous avoir en mon pouvoir... Nous sommes donc en présence, André Robert, et voici face à face la civilisation et la barbarie !

ROBERT. — A quoi bon ces paroles, puisque ton arrêt est prononcé, irrévocable, n'est-ce pas ?... Puisque tu as, de par la loi du plus fort, décidé que je dois mourir !

LE RAJAH (*froidement*). — Prenons donc les choses à ce point. Si vous étiez un barbare (*Un temps.*) comme moi... je vous aurais tué sur l'heure... et tout serait dit !... Vous, les civilisés, vous faites boire au condamné le calice jus-

qu'à la lie !... Ce n'est pas assez de la mort, il vous faut l'agonie.

Robert (*sombre*). — Tu veux te repaître de mon agonie... Ce n'est pas justice... c'est vengeance !... Prends donc ma tête, Rao-Sangor !... J'ai perdu : je paie !

Le Rajah (*surpris*). — Sans regrets ?

Robert. — Que t'importe ?

Le Rajah (*très calme*).— Sans regrets !... Ah ! expirer en plein champ de bataille... au grand soleil, dans le tumulte des armes... dans l'enivrement de la victoire ou le désespoir de la défaite, c'est le sort glorieux du soldat !... S'endormir, le soir d'un beau jour, entouré de ceux qu'on aime... sans remords, sans terreur, c'est la fin du juste !... Mais attendre le supplice qui se prépare, lentement... savoir que l'échafaud se dresse... et que les valets du bourreau s'enivrent pour être plus durs à la besogne !... (*Accentuant les mots.*) Songer qu'on va être flétri par des mains ignobles...

Robert (*ironique et l'interrompant*). — Regarde-moi ! Tu ne verras sur mon visage ni la pourpre de la honte... ni la pâleur de l'angoisse...

Le Rajah — Oh !... je sais que ton âme est rebelle et que ta chair ne frémira pas !... Tu as le courage vulgaire de l'aventurier qui brave le péril...

Robert (*étonné*). — Où veux-tu donc en venir ?... Je ne te comprends plus.

Le Rajah (*avec emportement*). — Vous, les civilisés, vous avez plus que nous la science du sup-

plice... L'homme que vous retranchez du nombre des vivants... attend des minutes, des heures... des nuits !... Il meurt un peu chaque jour... lentement... Vous ne le tuez pas... d'un seul coup !... vous lui laissez ces espoirs insensés qui le domptent ! Puis un matin... à l'aube blafarde et glaciale, vous le jetez, inerte, pantelant, livide, sous la hache qui le délivre et vous en débarrasse !

ROBERT (*hautain*). — Appelle donc tes esclaves...je suis prêt ...

LE RAJAH. — En vérité ?... Vous êtes prêt, André Robert ?... Vous passez, en effet, pour un homme fort... Votre volonté a tenu souvent ma volonté en échec... Eh bien ! je veux la mesurer, votre force d'âme... et m'élever au niveau de vos idées si grandes.

ROBERT. — Dérision !... Fais ton métier de despote !...On te demandera compte du crime que tu prépares !

LE RAJAH (*il s'approche, appelle deux soldats et leur montre Robert lié*). — Détachez ces liens... (*Mouvement des soldats, surprise de l'officier qui détache les cordes.*) André Robert, il te reste une nuit à vivre... la dernière... Je ne t'enferme pas dans un cachot... Je te donne pour prison cette vaste salle, où ne manque aucune des recherches luxueuses auxquelles tu es accoutumé... Prison royale, n'est-ce pas ? où tu vas rester seul jusqu'au lever du jour.

ROBERT (*avec mépris*). — Enfin !... (*Il va s'asseoir sur des coussins.*)

LE RAJAH (*insistant*). — Oui... seul !... Mais dans le silence solennel de cette veille, malgré

toi... malgré tout !... une voix formidable retentira à ton oreille... et, si fort que tu sois... tu ne l'entendras pas sans trembler, cette voix de ta conscience longtemps opprimée... (*Insistant.*) Toutes les actions de ta vie, tu les jugeras... sans appel ! Et peut-être verras-tu se dresser devant toi des ombres... des spectres, avec le regard fulgurant d'outre-tombe !.... Peut-être auras-tu, malheureux !... quelque vision effroyable !... (*Mouvement de Robert.*) qui te rappellera un de ces jours... comme tu dois en avoir eu dans ta vie !... Oh ! j'en suis bien certain, et je devine en toi l'un de ces hommes qui, rejetés de leur pays par la crainte, ou chassés par la loi, viennent chercher un refuge dans un monde nouveau où nul ne les connaît !...

Robert. — Ta parole était juste et ta voix était calme ; je t'écoutais avec étonnement... mais la rage te reprend, qui te fait insulter ton ennemi vaincu... Je te retrouve arrogant et brutal... Je te préfère ainsi... Achève...

Le Rajah. — Aux premières lueurs illuminant le ciel...on viendra...Si vraiment tu es l'homme fort, grand même dans le mal, on te retrouvera, vivant, résigné à l'inévitable destinée, et prêt à mourir comme tu as vécu : inflexible !... (*Railleur.*) Si tu n'es qu'un vulgaire bandit... tu ne m'attendras pas... tu n'auras pas le courage d'attendre... et, tressaillant d'épouvante, éperdu, affolé, tu te réfugieras dans le souverain bien de la mort... (*Il se dirige lentement vers la fenêtre.*) Je te laisse libre d'échapper au supplice !

Robert (*étonné et inquiet*). — Comment ?

Le Rajah (*ouvre la fenêtre. Nonchalamment et d'un geste*). — Vois... cette tour est élevée et domine un précipice... un élan... ton corps se briserait sur les rochers... Tu as le vertige ?... Cette fin te répugne ?... (*Il se dirige vers la gauche.*) Voici des armes... choisis... (*Il montre du geste la panoplie d'armes suspendue à droite de la porte.*)

Robert (*après un court silence*). — Tu crois avoir tout prévu, Rao-Sangor... tu penses m'accabler !... Ton ignorance me pousse au suicide... Allons donc ! Je ne redoute ni ces terreurs, ni ces remords, ni ces tortures... (*Se redressant avec audace.*) Je chercherai le salut dans mes propres forces... Rien ne troublera ma pensée... rien ne viendra me distraire... Jusqu'au dernier soupir... je garderai mon espérance... et ma volonté !

Le Rajah (*haussant les épaules*). — Orgueilleux !... (*Un bruit se fait dans la galerie. L'officier s'approche de la porte et introduit un chambellan portant sur un coussin un large pli qu'il offre au rajah en fléchissant le genou.*)

L'officier. — Monseigneur !

Le Rajah. — Qu'est-ce ?... que me veut-on ?... (*Il prend le pli, l'ouvre, fait un geste de colère et froisse le papier dans ses mains sans le jeter.*) Quelle audace !... (*A Robert.*) On m'offre ta rançon !... On veut m'acheter ta vie... De l'or... à moi !... Mais c'est ton orgueil que je veux vaincre ! ta fierté que je veux assouplir... ton âme que je veux dompter ! (*A l'officier.*) Quel est l'homme assez hardi pour apporter ce message ?

L'officier. — Seigneur, c'est un Européen.

Le Rajah. — L'impudent ! Où est-il ?

L'officier. — Dans la cour du palais... où on le garde à vue...

Le Rajah. — Je veux le voir... (*Au brahmane.*) Celui-là, quel qu'il soit... je ne l'épargnerai pas... Il paiera de sa tête son insolente bravade.

Robert (*l'interrompant, avec un rire ironique*). — On te traite en soldat, tu réponds en bandit !...

Le Rajah. — Et j'agis en barbare ! Cela me plaît ainsi... Venez tous !... (*Il sort, suivi aussitôt de tous les personnages. Robert reste un moment accablé à la même place, puis il revient sur le devant de la scène et se laisse tomber sur les coussins.*)

SCÈNE III.

Robert, *seul.*

Robert (*d'une voix contenue*). — Allons !... cette fois tout est fini... bien fini !... je suis perdu... Des mains tachées de sang ne peuvent donc pas édifier une fortune durable !... Je suis perdu... Pourquoi disputer à la destinée ce qui reste de ce que je fus ?... Assez !... je suis vaincu, je me rends !... Eh bien ! non !... mon esprit ne peut pas se résigner... Tant que j'aurai un souffle de vie, je me défendrai... Descends en toi-même, as-tu dit, Rao-Sangor ?... J'écoute mon cœur, ma conscience... je n'ai qu'une pensée... lutter encore... toujours !... Je n'ai

qu'une volonté... sortir d'ici... me sauver !... (*Un temps.*) Voyons !... (*Il s'élance vers la fenêtre.*) Cette fenêtre ?... (*Il se penche au dehors. — Un temps.*) Il ne m'a pas trompé : un abîme !... (*Il revient et parcourt la scène.*) Que faire ? (*Très agité, il revient à la panoplie et la regarde.*) Tu as eu tort de me délier les mains... tu as été naïf de me laisser des armes... Un homme de ma trempe ne pleure pas sur son passé... Il pense... il attend... il agit !... (*Il met son oreille contre la porte de la galerie, écoutant.*) J'entends le pas régulier des sentinelles... dans cette galerie. (*Il choisit une arme dans la panoplie.*) Ce poignard est large et solide... J'attends, je guette... (*Se plaçant devant la porte.*) Cette porte, on l'ouvrira... bientôt... Je me rue en avant... je frappe, au hasard, devant moi... et encore... encore, encore !... Je renverse tout ce qui s'oppose à mon passage... je me précipite... je cours... je gagne la porte du palais... Ou je réussis et je passe... ou je tombe dans l'ivresse du combat... vendant chèrement ma vie... coup pour coup !... (*Il se ramasse sur lui-même dans une attitude menaçante, prêt à bondir : bruit de serrure.*) Ah ! on vient... Malheur... malheur à celui qui va paraître au seuil de cette porte... (*Au moment où la porte s'ouvre, il s'élance et recule, frémissant, en reconnaissant Patrice debout sur le seuil.*) Patrice ! Encore lui... lui !... (*La porte s'est refermée sur Patrice. Robert recule jusqu'aux coussins à gauche de la porte et tombe assis, tenant son arme à la main.*)

SCÈNE IV.

PATRICE, ROBERT.

PATRICE (*surprend le mouvement de Robert, s'y m'éprend, accourt, et lui met la main sur l'épaule*) — Malheureux !...

ROBERT (*se retournant vivement et d'un ton d'effroi, de surprise, de colère*). — Que voulez-vous ? comment êtes-vous ici ?... Qu'y venez-vous faire ?

PATRICE. — Vous sauver... ou mourir avec vous !

ROBERT. — Vous !...

PATRICE. — Votre fils, guidé par le Parsi Algee-Mahal, a pu gagner le bord de la mer et s'embarquer sur le *Prince Albert,* qui attend mon retour pour appareiller et prendre le large... En apprenant votre capture au fort Victoria... au milieu de ce désastre, je n'ai pensé qu'à vous... Ces Indous sont cupides... L'appât d'une rançon magnifique a pu seul déterminer le rajah de Sambelpour à vous laisser la vie sauve, et je venais...

ROBERT (*vivement*). — Rao-Sangor ne rendra aux miens que les lambeaux de ma chair... Vous ignorez les haines atroces qui fermentent dans ces hommes de bronze... (*D'un ton plus bref.*) Donc, mon fils est sauvé !... (*Un temps.*) Mais vous qui étiez libre, vous auriez dû rester auprès de lui, et ne pas venir étourdiment vous jeter dans cette effroyable mêlée...

PATRICE. — Déserter le champ de bataille ?...

Vous abandonner ? moi !... Mon devoir est d'être partout où sont ceux qui souffrent !...

Robert (*d'un air de mépris et se contenant un peu*). — Ah ! oui !... Vous avez pensé que votre habit serait une sauvegarde... et que vous pourriez, sans risque, affronter la colère de mon ennemi ! Croyez-vous que je sois dupe de tout cela ?...Rao-Sangor vous a répondu que je suis son prisonnier, qu'il m'a condamné, que je vais mourir... N'ayant pu abattre mon courage, triompher de ma résistance... il cherchait l'arme perfide, sûre, empoisonnée... et c'est vous qui la lui apportez.

Patrice. — Moi !

Robert (*violemment*). — Il le possède enfin, ce moyen de torture qui lui manquait ! Et ravi, transporté de joie, il m'envoie le seul homme qui puisse, selon lui, m'épouvanter et me vaincre ; il vous enferme avec moi, vous, le Prêtre ! (*Avec une ironie railleuse.*) Vous avez préparé votre sermon, n'est-ce pas ?... Eh bien ! parlez : j'écoute.

Patrice (*d'une voix contenue, d'un ton étonné*). — Je ne comprends rien à ce que vous dites... Sans daigner m'entendre ni m'interroger, le rajah m'a lancé un regard de courroux, puis a donné un ordre... On m'a fait monter au sommet de ce donjon... une porte s'est ouverte... on m'a poussé en avant... Vous trouvant le poignard à la main, j'ai cru que, désespéré, vous tourniez cette arme contre vous-même... J'ai arrêté votre bras.. je ne sais rien de plus...

Robert (*avec amertume d'abord, puis s'animant*

peu à peu). — Eh bien ! sachez le reste... Armé de ce poignard, je guettais derrière cette porte le moment où elle allait s'ouvrir... Geôlier, sentinelle, ou prince, j'égorgeais tout ce qui s'opposait à ma fuite... (*Se levant.*) Oh ! j'aurais passé, quels que fussent les obstacles !... Et c'est vous que je trouve sur le seuil !... Au lieu de la cuirasse étincelante du soldat, la robe noire du prêtre !... Au lieu d'un ennemi le bras armé, l'œil plein de menace... votre visage blême ! votre amitié fatale !

PATRICE (*voulant le calmer*). — Monsieur Robert !

ROBERT (*très animé*). — Vous êtes le bourreau de l'âme, plus redoutable que l'autre... qui frappe !... Ah ! la destinée m'accable, et le hasard ne m'épargne rien !

PATRICE (*cherchant à l'apaiser*). — Mon ami...

ROBERT (*haussant les épaules*). — Parbleu ! je comptais ne vous revoir jamais... Mais puisque vous êtes là, qu'est-ce que nous allons faire ? (*Il s'assied, regardant Patrice d'un air railleur.*)

PATRICE (*qui semble avoir pris le parti de la patience, vivement*). — Appeler à notre aide toute notre énergie, tout notre sang-froid, et chercher par tous les moyens possibles à sortir d'ici...

ROBERT (*surpris*). — Ah ! bah !...

PATRICE. — Aide-toi, le ciel t'aidera !... Rien ne nous oblige à sacrifier notre vie aux implacables rancunes du vainqueur.

ROBERT (*toujours ironique*). — Vraiment, vous m'étonnez !... Je croyais que vous alliez me

prêcher la résignation. Je vous avoue qu'il me plaît davantage de veiller au salut de mon corps en ce monde, que de rêver au salut de mon âme... dans l'autre !...

PATRICE (*qui n'entend pas ces derniers mots, court à la fenêtre, se penche et recule, en disant :*) — De ce côté, la fuite est impossible... c'est à donner le vertige !

ROBERT (*froidement*). — Il faudrait des ailes... On se briserait les os sur les rochers.

PATRICE (*faisant le tour de la salle et sondant les murailles*). — Une seule issue ?

ROBERT (*toujours froid et moqueur*). — Une seule, et bien gardée ! (*S'animant.*) Ah ! que veniez-vous chercher ici ?... Qui vous appelait ?.. Vous me portez malheur !... Vous pénétrez sous mon toit, la ruine et la misère s'y glissent derrière vous !... Ici, j'allais fuir, ou succomber les armes à la main comme un soldat... Vous paraissez... je recule !... Vous parlez, je m'irrite !... Vous me paralysez, vous m'entraînez dans l'abîme.

PATRICE (*se redressant avec dignité*). — Revenez donc à vous, mon ami !... Au lieu d'user vos dernières heures dans les imprécations de la colère et de la haine... bénissez Dieu qui m'envoie...

ROBERT (*avec emportement*). — Vous !... (*Avec ironie.*) Vous !... (*Avec effroi.*) Vous !...

PATRICE. — A quoi bon se révolter contre l'inévitable destinée ?... L'adversité nous accable !... Sachons subir ses arrêts... Et puisque nous voici en présence de l'éternité, inclinons-nous devant la Providence !...

ROBERT (*moqueur*). — L'éternité ?... (*Il éclate de rire.*) Je n'y crois pas... moi, sorti du néant, comme la foudre sort du nuage, pour frapper... et disparaître ensuite dans le néant !... (*Mouvement de Patrice.*) La Providence ?... Allons donc !... Qu'est-ce qu'elle fait à cette heure votre Providence, qui vous réserve, à vous, l'homme pur, chaste et bon, le même sort qu'à moi, l'aventurier... le... (*Il s'arrête effrayé de ce qu'il allait dire.*)

PATRICE. — N'accusez pas la Providence... puisqu'elle permet que je vous apporte... sinon le salut, du moins l'espérance et la consolation !... (*Durant la scène qui suit, Robert est excessivement agité, violent, brusque ; il va et vient, il parle par saccades, avec une extrême véhémence.*)

ROBERT. — Taisez-vous !... Laissez-moi !... je ne veux pas de vos tendresses... j'ai honte de votre pitié... j'exècre vos consolations... je vous défends de me parler davantage... Vous m'importunez !... Votre placidité de prêtre m'exaspère... votre front de marbre me glace... Et plus je vous vois résigné, plus je sens bouillonner en moi la rage furieuse de l'impuissance !

PATRICE (*avec exaltation*). — Ah ! débattez-vous... Reniez !... Rugissez !... Vous dites : " Je ne veux pas ! " Je trouverai des accents surhumains pour vous crier : " Je veux ! je veux !... " (*Avec autorité.*) Ma force n'est pas en moi, elle est hors de moi !...

ROBERT (*s'exaltant tout à fait*). Parlez donc ainsi aux timorés ou aux lâches !... Eloignez-vous ! Prenez garde !... Je ne serais plus maître

de ma volonté, si vous prononciez un mot de plus ! Vos paroles énervent mon courage !... (*Mouvement de Patrice.*) Laissez-moi !... j'ai combattu sans trêve ni relâche, et je veux, entendez-vous ?... je veux combattre encore... je veux me sauver... je me sauverai... (*Il court à la porte, l'ébranle, la frappe du poing en criant... puis il revient.*) Cette porte... de l'or et du fer... On s'y briserait... (*Il s'élance vers la fenêtre.*) Ah ! je descendrai là... en m'accrochant au mur avec le poignard. (*A ce moment, Patrice, écœuré de la rage folle de Robert qui reconnaît l'impossibilité de fuir, se trouve exactement dans l'attitude qu'avait le marquis de Champlaurent au moment du meurtre. Tout à coup une immense nappe de lumière, projetée par la lune, inonde la salle et met le prêtre dans une sorte d'auréole livide. Robert, qui tenait le poignard et allait s'engager hors de la fenêtre, se recule, effrayé par cette lumière... En se retournant, il voit Patrice et se voit lui-même dans l'attitude qu'il avait au moment du crime. Il pousse un cri rauque, puis d'une voix basse, entrecoupée, haletante.*) Ah ! l'horrible vision !... Les morts brisent la pierre du sépulcre... Il m'a semblé voir l'autre, que j'ai frappé là-bas !... mon cœur a cessé de battre... En une seconde, quinze années de ma vie viennent de s'effacer !...

PATRICE (*avec une extrême douceur*). — Qu'avez-vous, mon bon ami ?... Votre exaltation m'effraie, m'afflige !... (*Il s'approche de Robert.*) Qu'avez-vous ?

ROBERT (*reculant*). — Moi !... Rien !... (*Balbutiant.*) Rien !

Patrice. — Que vous ai-je fait ?

Robert (*brutal*). — Rien !...

Patrice (*il cherche à l'entourer de ses bras*). — Ne suis-je pas votre ami ?... presque votre enfant... M'avez-vous donc chassé de votre cœur ?

Robert (*avec une ironie fièvreuse, passant*). — Allons donc !... Est-ce que je vous aime, moi ? Est-ce que je vous ai jamais aimé ?... (*Revenant sur Patrice.*) Je vous hais, entendez-vous, Champlaurent ?... Je vous hais... parce que vous êtes prêtre... je vous hais parce que vous êtes bon... je vous hais !

Patrice (*lui pose la main sur le bras*). — Eh bien ! moi, je vous aime, et je vous plains !... (*Un temps.*) Hélas ! je me souviens des tristes années de mon enfance... Vous me haïssez ?... Je viens à vous les bras ouverts, chargés d'amour et de pardon...

Robert. — Je repousse votre amour, je dédaigne vos pardons.

Patrice (*même jeu*). — Je vous aime d'autant plus ardemment que vous souffrez davantage !... Je veux vous consoler, je veux prier et pleurer avec vous !...

Robert. — Vous feriez plutôt jaillir des larmes d'un bloc de lave !... Ma haine est de celles qu'on ne peut assouvir... Vous ne saurez jamais ce qu'il y a là... (*Il se frappe la poitrine.*) de ressentiment amer et d'aversion pour vous... pour tout ce qui porte votre nom de Champlaurent...

Patrice. — Eh bien ! mon ami... je vous en prie... au nom de votre fils... prenez la main

que je vous tends... acceptez le secours que je vous offre... Ah ! croyez-vous que je ne vous ai pas deviné ?... que je n'ai pas compris, dès le jour où je vous revis, après une si longue absence, qu'il y a dans votre passé un chagrin profond, et dans votre cœur une plaie toujours vive ?... (*Mouvement de Robert.*) Oui, vous cachez dans les replis de votre âme... quelque douleur amère... de celles qu'on n'ose dévoiler... un regret... une faute peut-être ?...

Robert (*éclatant, toujours assis*). — Une faute ? moi !...

Patrice (*cherchant à l'encourager*). — Eh ! mon ami, une existence comme la vôtre, faite tout entière de passions... dévorantes... de combats et de luttes, n'est pas l'existence commune des gens rivés au sol natal, et dont les jours s'écoulent dans le repos de la certitude !... Vous avez vécu la grande vie d'aventures... courant le monde... à l'assaut de la fortune !... comme les conquérants cherchent la gloire, sans regarder à leurs pieds s'ils marchent dans le sang !... (*Grand mouvement de Robert.*) Que de péripéties !... quel drame à la fois émouvant et terrible !... On passe... vous le disiez tout à l'heure, comme l'éclair sillonnant le nuage... On est le jouet des tempêtes... On se lance dans la mêlée... se frayant un passage comme on peut... sans jamais être arrêté par les préjugés ou les scrupules vulgaires... Une pareille vie ne laisse pas un instant de répit à la conscience. (*Mouvement de Robert.*) Ah ! j'ai deviné, n'est-ce pas ?... Eh bien ! mon ami, ayez du courage... Ouvrez votre

âme... Allégez-la de ce fardeau si lourd... A genoux ! Vous vous relèverez confiant et fortifié, et moi, j'aurai oublié vos aveux !

Robert. — M'humilier devant vous... tomber à vos genoux ?... Moi !...

Patrice (*d'un ton solennel*). — Autrefois, dans les déserts brûlants de la Palestine, sur les champs de bataille où nos ancêtres ont conquis à la patrie une gloire immortelle, les preux chevaliers se confessaient à leurs frères d'armes... puis ils exhalaient leur dernier soupir, les yeux au ciel, et les lèvres sur la garde de leur épée... Nous sommes condamnés ! Comme les preux des anciens âges, je suis prêt à recevoir vos aveux...

Robert (*l'interrompant avec une extrême violence*). — Mais vous ne redoutez donc pas d'apprendre de ces choses qui font bondir le cœur, éclater le cerveau !... Vous n'imaginez donc pas ce que pourrait vous dire l'exilé, le fuyard, le corsaire que Rao-Sangor traîne pantelant à son tribunal ? Pensez-vous donc trouver, dans votre immuable sérénité, des paroles de pardon pour les plus exécrables forfaits ?...

Patrice. — Ai-je à craindre de vous une semblable confession ? Je sais qui vous êtes... Rien de ce qui est humain ne m'est étranger, et, quoi que vous puissiez m'apprendre, je vous écouterai sans pâlir... Je sers le Dieu d'amour, de mansuétude et de charité !

Robert (*d'un ton bref, décidé, ironique*). — Alors, peccadille... faute ou crime... on peut tout pardonner ?...

Patrice. — Au tribunal de Dieu, peccadille, faute ou crime... toute misère humaine s'appelle : le Péché !...

Robert (*avec une ironie de plus en plus accentuée*). — Ainsi, une mère, maudite entre toutes, plus cruelle qu'une louve enragée, saisit l'enfant de ses entrailles, l'étouffe et le broie entre ses mains !... Péché ?... péché que Dieu pardonne ?

Patrice. — Vous évoquez des idées monstrueuses !

Robert (*avec frénésie*). — Le fils qui plonge le couteau dans le sein de sa mère, se jette à vos piels, et vous pardonnez au parricide !...

Patrice (*il essuie son front couvert de sueur, et pâle, cherchant à raffermir sa voix*). — Je ne puis que l'absoudre... et prier Dieu pour lui !

Robert (*très brusquement*). — Alors, depuis quinze ans, dans vos prières, vous mêlez le nom de votre père à celui de son assassin ! ! !

Patrice (*chancelant*). — Ah ! vous êtes cruel !... (*Avec l'accent de l'étonnement.*) Mon père !... (*Avec douleur.*) Mon père !... (*Du ton de l'invocation, levant les yeux au ciel.*) Mon père ! (*Il joint les mains. Un grand silence.*) L'assassin de mon père ! je n'osais m'interroger... trop certain de n'avoir pas oublié... (*Un temps.*) Oui, depuis tant d'années, chaque jour, à toute heure, je prie ardemment... pour mon père, que j'aimais d'un si grand amour... et, sans oser néanmoins prononcer le nom du meurtrier avec celui de la victime, j'ai toujours supplié Dieu de les recevoir tous deux en sa miséricorde !

Robert (*avec un rire dédaigneux*). — Vous mentez ! un fils ne pardonne jamais !...

PATRICE. — Ah ! c'est affreux ! je viens à vous plein de compassion, prêt à vous sauver au péril de mes jours... Je vous offre mon appui, mon dévouement... mon courage... Et vous me répondez par des paroles de colère, de haine !... J'invoque le secours d'en haut pour adoucir, au moins par une consolation, votre effroyable misère, et vous vous plaisez à fouiller ma conscience, à me torturer, à bafouer en moi ce qu'il y a de plus sacré !... (*Changeant tout à coup d'ordre d'idées.*) Vous êtes impitoyable !... Mais quel mal vous ai-je donc fait, pour que vous infligiez à mon cœur un pareil martyre ?

ROBERT (*perdant contenance, à part*). — Suis-je assez misérable !... Assassin du père... Bourreau du fils !... Mon cœur se trouble... Je souffre, moi aussi !... Je frissonne, j'ai honte... J'ai peur !

PATRICE. — Et pourtant, ce misérable a expié son crime... il a payé sa dette à la justice... Il est monté sur l'échafaud... repentant !

ROBERT (*emporté*). — Qui ?... Bornu ?... Le paysan breton... (*Très brusque.*) Il était innocent !...

PATRICE (*avec un grand cri*). — Innocent ! Innocent ! Oh ! non !... c'est un horrible rêve... vous voulez m'éprouver ?... Vous voulez m'effrayer !

ROBERT. — J'ai dit la vérité ! Ce n'est pas Bornu qui a tué le comte de Champlaurent...

PATRICE. — Mais quel souffle de folie passe donc sur vous ? N'a-t-on pas trouvé ses sabots, sa blouse tachée de sang, son chapeau...

Robert (*tristement*). — Hélas !... Le coupable avait bien préparé son crime et s'était assuré l'impunité.

Patrice. — Ah ! voilà le secret qui consumait votre âme ! Ce n'était donc pas assez d'une victime... Il fallait condamner un innocent à l'infamie !... Et ce monstre, vous le connaissez ?

Robert. — Je le connais.

Patrice. — Il est vivant ?

Robert. — Vivant !

Patrice. — Oh ! je conçois alors... vos souffrances !... Ce secret... vous étouffait !... Vous êtes arrivé trop tard pour sauver ce malheureux paysan, n'est-ce pas ? et vous avez gardé le silence, pour ne pas faire tomber une tête de plus ?

Robert (*le poussant à bout*). — Et si cela était... si, pour la raison que vous dites, j'avais laissé vivre ce coupable... si maintenant je vous criais : miséricorde ! Que feriez-vous ?

Patrice. — C'est à moi qu'on adresse une pareille question ?

Robert (*insistant*). — Que feriez-vous ?

Patrice (*d'un ton bref et saccadé*). — Le nom !... le nom de cet homme ?

Robert. — Je ne le dirai pas.

Patrice. — Le nom de cet homme ?

Robert. — Je ne veux pas le dire.

Patrice (*s'exaltant*). — Oh ! ce nom ! ce nom ?

Robert. — Ah ! tu souffres, Patrice de Champlaurent !... Chaque fibre de ton être se tord sous l'étreinte de la douleur... La fureur crispe tes doigts... tes dents grincent... et jamais tes lèvres ne laisseront tomber une parole de piété... Ap-

pelle Dieu à ton aide... implore son secours... Prie !... Mais qu'importe le nom ? Pardonne au meurtrier !...

PATRICE (*à bout de force et de patience*). — Le nom ! le nom ?...

ROBERT. — Ah ! tu redeviens homme, enfin ?... La colère envahit ton cerveau !

PATRICE (*éperdu*). — Non !.. Je souffre !... mon cœur bat à se briser !... Mais aucune pensée de haine ne traverse mon âme... Une dernière fois, je vous en supplie, le nom ? le nom de cet homme ?

ROBERT. — Lui pardonneras-tu ?

PATRICE (*se contenant à peine*). — Peut-être !...

ROBERT. — Eh bien ! ce nom qui va te faire trembler, frémir, hurler d'épouvante... ton père, en mourant... l'a répété trois fois, et ses lèvres l'ont exhalé sur ton front, avec son dernier soupir.

PATRICE (*avec un éclat terrible*). — Ah ! Dieu du ciel !... Ce nom prononcé par mon père à son dernier soupir... Robert ! ! ! (*Avec explosion.*) Aveugle que je suis !... Il me crache sa haine et sa rage à la face et je ne devine rien !... Il me torture, il me raille, il m'outrage, et je ne comprends rien !... Robert !... nom que je chérissais !... Robert !... nom abhorré, nom maudit, traître et lâche !... Assassin !... Fratricide !...

ROBERT (*avec éclat*). — Le voilà, le prêtre qui pardonne !

PATRICE (*qui s'avançait, menaçant, contre Robert, s'arrête tout à coup sur cette parole, se couvre le visage de ses deux mains, dans l'attitude

d'un profond désespoir. Puis il fléchit le genou, et se relève. Il se contient à peine. Voix altérée, faible, tremblante). — Le prêtre !... C'est vrai !... Je suis prêtre !... Dieu m'a revêtu du pouvoir de lier et de délier !... J'ai failli l'oublier...

ROBERT (*accablé*). — Maudissez-moi, accablez-moi !... Je suis indigne de miséricorde !

PATRICE (*en pleurant*). — Cloué sur la croix, le Maître appelait sur ses bourreaux le pardon de son père !... Et moi, je repousse le calice !... O Dieu, mon Dieu... inspirez-moi !

ROBERT (*humble et triste*). — J'étais aveugle et fou... jusqu'à la fin !... Je vous ai outragé, Patrice !... Condamnez le malheureux qui va mourir.

PATRICE (*avec un grand cri*). — Mourir !

ROBERT. — Je n'ai pas le droit de vivre. La tête d'un innocent est tombée sous le glaive du bourreau pour sauver la tête du coupable, la mienne. L'arrêt du rajah est juste... Le sang veut du sang ! Abandonnez-moi à ma destinée.

PATRICE (*transfiguré*). — Vous repentez-vous ?

ROBERT (*frémissant*). — Je me repens.

PATRICE (*avec exaltation*). — Un acte de foi !

ROBERT (*fléchissant le genou*). — Je crois au Dieu qui pardonne !

PATRICE. — Au nom de ce Dieu, le prêtre vous absout !... Au nom de ce Dieu, le fils vous pardonne.

ROBERT (*exalté*). — Voilà le prêtre qui se venge !... Justice, tu n'es pas un vain mot !... Patrice... mon père !... (*A ce moment la porte*

s'ouvre et livre passage au rajah et à sa suite. C'est l'aube. Robert se relève.)

SCÈNE V.

LES MÊMES, LE RAJAH, *sa suite,* LE BRAHMANE.

LE RAJAH (*à Robert*). — L'heure est venue, André Robert ! Voyons si tu es toujours aussi fier.

ROBERT. — Que veux-tu dire ?

LE RAJAH (*Aux gardes, montrant Robert*). — Qu'on l'emmène !...

ROBERT (*décidé*). — Marchons ! (*Il se pose en face du rajah, et lui dit :*) Je ne tremble pas... je te regarde en face, Rao-Sangor, et je te brave !

LE RAJAH. — Oui... parce que je suis ton ennemi... (*Montrant l'abbé Patrice par un geste lent et solennel.*) Mais passe donc le front levé devant ton juge ! (*Robert s'avance au devant de Patrice ; ils se regardent un instant, puis le prêtre ouvre ses bras, Robert s'y jette. Ils s'embrassent. Les gardes s'emparent de Robert.*)

UN OFFICIER (*au rajah*). — Que décide Votre Altesse ?

LE RAJAH (*en montrant Robert qui s'éloigne*). — Conduisez cet homme de l'autre côté du ravin, en face de cette fenêtre... et qu'on le passe par les armes... (*L'officier et les gardes sortent, tandis que Patrice reste, abîmé dans sa stupeur et comme étranger à ce qui se passe autour de lui. La porte se referme. Le rajah se retourne vers Patrice.*) Prêtre, tu es libre !... Les Européens pris au fort Victoria seront aussi mis en liberté.

Ils obéissaient à des ordres supérieurs et je ne veux pas que les innocents périssent avec le coupable. André Robert seul était mon ennemi ; lui seul est condamné. Telle est la justice d'un barbare. (*On entend des coups de feu au dehors.*)

PATRICE. — La justice d'un barbare est quelquefois la justice de Dieu !

FIN.

PIÈCES DE THÉATRE

ARRANGEES POUR LES CERCLES DE JEUNES GENS

Par J. G W. McGOWN

LES ENFANTS DU CAPITAINE GRANT, pièce en quatre actes et un prologue (7 tableaux), par d'Ennery et Jules Verne ; 78 pages et 2 planches de costumes, 15 personnages .... 50 cts.

ROBERT MACAIRE, drame en trois actes, à spectacle, par Benjamin Saint-Amand et Paulyanthe ; 68 pages, 8 personnages .... 50 cts.

LE CRIME DE MALTAVERNE, pièce en trois actes et un prologue, tirée du drame de Ch. Buet ; 69 pages, 17 personnages .... 50 cts.

LES PIRATES DE LA SAVANE, drame à grand spectacle en cinq actes, par MM. Anicet Bourgeois et Ferdinand Dugué ; 88 pages, 13 personnages .... 50 cts.

LA PRIÈRE DES NAUFRAGÉS, drame en cinq actes (avec musique dans le texte), par MM. d'Ennery et Ferdinand Dugué ; 84 pages, 17 personnages .... 50 cts.

LE FORGERON DE STRASBOURG, drame en cinq actes ; 84 pages, 17 personnages .... 50 cts.

L'HOMME DE LA FORÊT NOIRE, drame en trois actes ; 101 pages, 11 personnages .... 50 cts.

LE SONNEUR DE SAINT-PAUL, drame en cinq actes, par M. Bouchardy ; 80 pages (poésies, 16 pages), 14 personnages .... 50 cts.

MICHEL STROGOFF, pièce en cinq actes, par MM. d'Ennery et Jules Verne ; 95 pages, 20 personnages..... 50 cts.

LES NUITS DE LA SEINE, drame en cinq actes, par M. Marc Fournier ; 115 pages, 15 personnages... .. 50 cts.

LES BOUCANIERS, drame en cinq actes, par M. Emmanuel Gonzalès ; 107 pages, 11 personnages .... 50 cts.

LES FRAYEURS DE TIGRUCHE, comédie en un acte ; 25 pages, 4 personnages .... 25 cts.

L'HOMME A LA FOURCHETTE, comédie en un acte, par M. Jules Renard ; 30 pages, 6 personnages..... 25 cts.

UN HABIT PAR LA FENÊTRE, comédie en un acte, par M. Jules Renard ; 31 pages, 6 personnages ..... 25 cts.

LES TROIS JUGES, ou LE MARQUIS DE LAUZUN, comédie en un acte, par MM. Carmouche et Paul Vermont ; 36 pages, 6 personnages .... 25 cts.

LE PORTEFEUILLE ROUGE, drame en 5 actes, par MM. Fournier et Meyer ; 83 pages, 14 personnages....... 50 cts.

LE TOUR DU MONDE EN 80 JOURS, pièce en 4 actes et un prologue (7 tableaux) de MM. d'Ennery et Jules Verne ; 75 pages, 13 personnages .... 50 cts.

LE NAUFRAGE DE LA MÉDUSE, drame en 5 actes, par M. Desnoyers ; 92 pages, 18 personnages....... .... 50 cts.

LA BANDE DU CHEVAL NOIR, drame en 5 actes et 7 tableaux, de MM. d'Ennery et Granger ; 104 pages, 17 personnages .... 50 cts.